

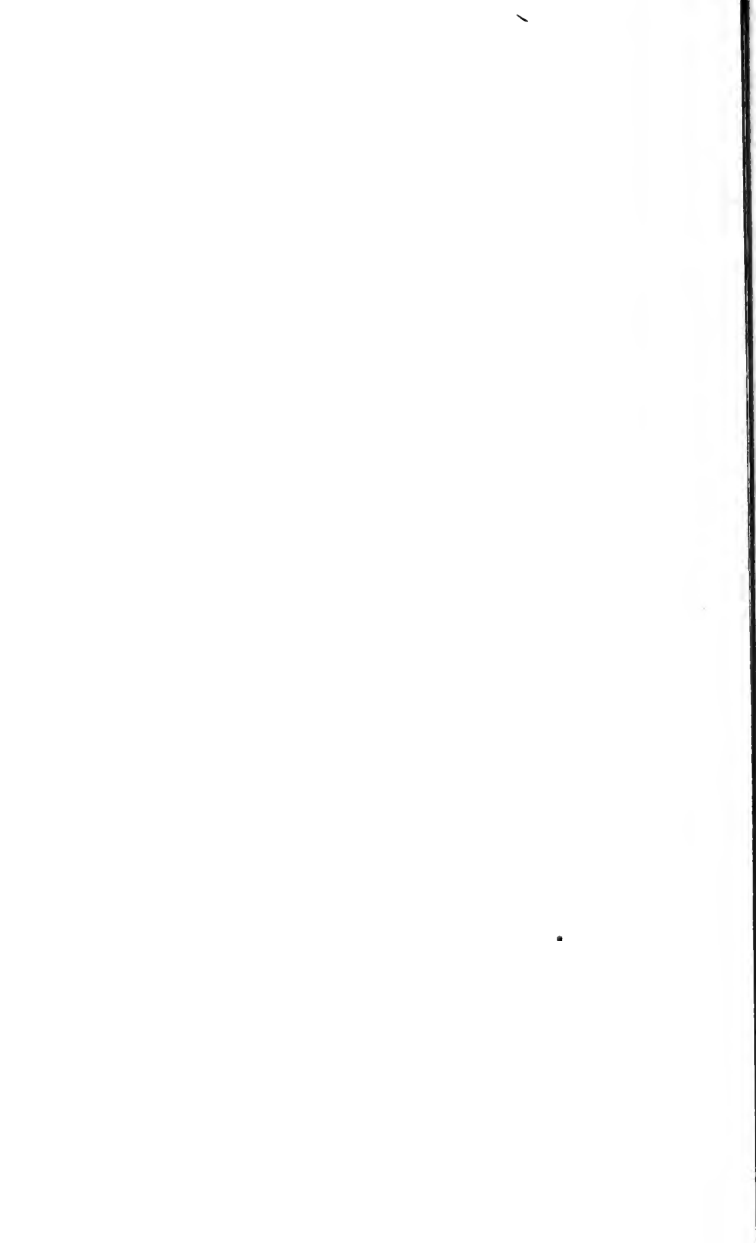






Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa





LE FLÉAU
DE
LA PHILOSOPHIE.

CSF

B

56

.Fy

1700₃

L E F L É A U

D E

L A P H I L O S O P H I E .

In domo Patris mei , mansiones multæ sunt.
Joann. cap. XIV. v. 2.

LES Religieux ne sont point nouveaux dans le monde. Il y en eut toujours dans l'Eglise catholique : les Apôtres l'étoient , puisqu'ils professoient la pauvreté , le célibat , & l'obéissance avec J. C. leur maître commun ; les premiers Evêques l'étoient , puisque chacun d'eux formoit communauté avec son clergé , comme J. C. avec ses Apôtres. Les premiers fidèles même les imitèrent , aussi long-temps & autant bien qu'ils le purent , puisqu'ils faisoient avec eux les vigiles des fêtes solennelles , pour psalmodier , assister aux saints mystères , recevoir l'eucharistie ; & que d'autre part , ils portoient à leurs pieds tout ce qu'ils avoient , contens de la distribution qui s'en faisoit ensuite , sans égard à ceux qui avoient plus ou moins fourni. Avant J. C. , des hommes menaient la vie religieuse , sur les bords du Jourdain & autour du Mont-Carmel : Jean-Baptiste n'y étoit pas seul , & il n'étoit pas le premier. Cette façon de vivre remonte

jusqu'à Elie le Prophète : en plaisante qui
 voudra, la chose n'est pas moins vraie ,
 puisque les plus rigides critiques ne peuvent
 contester les livres qui l'attestent , non plus
 que les Thérapeutes , les Nazaréens , &c.
 Il y avoit des Vestales chez les Romains ,
 des Druides chez les Gaulois , des Prêtres
 & des Prêtresses des faux Dieux chez toutes
 les Nations , dont les mœurs & l'habillement
 étoient différens de ceux du commun des
 hommes. N'y a-t-il pas eu , en outre , dans
 tous les pays & de tous les temps , des gens
 qui se sont sevrés du monde , ou qui ont
 mené une vie particulière , lorsqu'ils n'ont
 pu s'en séparer entièrement : par goût , par
 bizarrerie , par vertu ? qu'importe ? Il y en
 a toujours eu , il y en a , & il y en aura
 toujours : & toutes ces personnes n'exprim-
 ent-elles pas , en tout , ou en partie , la
 vie monastique ? n'approchent-elles pas plus
 ou moins de l'état religieux ? c'est que
 les inclinations sont comme les talens , bien
 différentes parmi les hommes : & il seroit
 bien dur de forcer à demeurer dans le siècle ,
 ceux qui ont un goût décidé pour la retraite ,
 ceux qui n'ont pas les talens relatifs à leur
 condition ou à leur fortune , ceux qui re-
 doutent le danger des emplois civils ou
 même ecclésiastiques , ceux qui croient ne
 pouvoir conserver leur foible vertu , qu'à
 l'ombre du cloître ; ou devoir réparer le
 temps perdu & les fautes commises , par
 une vie austère & solitaire. D'ailleurs ,

comment a-t-on envisagé le clergé régulier, dès son origine, & dans les différens siècles de l'église ? (je le prends ici par toute la rigueur du terme) comme faisant partie de cette église : si elle est un corps, le clergé séculier est son bras droit, & le clergé régulier son bras gauche. Je ne croirois même pas blesser la vérité de l'histoire, en disant que l'église s'est aidée tantôt de l'un, tantôt de l'autre, suivant les occurences & les besoins, suivant les secours qu'elle a cru pouvoir en tirer ; allant souvent chercher dans son cloître, un moine désintéressé, pour le porter sur le saint siège, plus souvent pour le revêtir de la pourpre, plus souvent encore, pour l'instituer Evêque d'un diocèse négligé, ou menacé d'hérésie. Dans notre siècle même, malgré la décadence de l'état monastique, un seul régulier s'est trouvé dans le collège des Cardinaux : & c'est sur lui que se sont réunis non-seulement les suffrages de ses confrères, mais encore les vœux de tous les Souverains catholiques de l'Europe ; ceux mêmes qui ne le font pas, ont applaudi à ce choix, parce que tous ont reconnu les qualités requises dans le Pontife élu. Il est donc vrai que le nom de religieux, de régulier, de moine ne fut jamais un obstacle aux dignités de l'église ; ni un empêchement aux talens nécessaires pour la gouverner sagement & en soutenir la gloire. Il est donc encore vrai que le clergé séculier & le clergé régulier

font cause commune , & que s'ils ne prenoient pas les intérêts l'un de l'autre , l'église s'en affligeroit , comme Rebecca du combat de Jacob & Esaü. Il n'y auroit que la philosophie du temps capable de blâmer la réciprocité de ces deux clergés : comme elle condamne tout , elle gagneroit toujours beaucoup à les affoiblir l'un par l'autre : elle a paru en avoir formé l'entreprise : heureusement ils n'ont pris le change ni l'un ni l'autre.

Les 72 Disciples n'avoient point le caractère d'Apôtres , & , pour remplacer Judas, l'un des douze, on choisit parmi les Disciples. Qu'étoient ces Disciples ? Des Apôtres du second ordre ? Non , ils ne firent point la dernière cène avec Jesus-Christ : par conséquent il ne les fit point Prêtres ; ils n'ont pas eu sa mission ; ce n'est point à eux que Jesus-Christ a dit d'aller par le monde, d'enseigner toutes les nations & de les baptiser. Mais les Apôtres les prenoient pour compagnons de leurs voyages ; on en désigna un certain nombre pour distribuer les agapes aux fidèles , & on choissoit de préférence , parmi eux , les remplacements nécessaires dans une fonction ou dans une autre , même dans celle de l'Evêque & de la Papauté. Rien ne ressemble mieux à la conduite que l'on a tenue , dans les siècles suivans , à l'égard des réguliers , & cette parfaite ressemblance autorise à dire , que les Réguliers perpétuent l'état

des Disciples , comme les Evêques celui des Apôtres , & les souverains Pontifes celui de saint Pierre.

Saint Paul ne fut ni Disciple , ni Apôtre , pendant la vie de Jesus-Christ ; mais Ananie lui imposa les mains , le baptisa , & il reçut le Saint-Esprit. Dès-lors il se joignit aux Disciples , prêcha l'évangile ; & nous sçavons tout ce qu'il entreprit , ce qu'il souffrit pour le faire connoître dans une très - grande partie du monde. Aussi dit-il qu'il ne mérite pas d'être appelé Apôtre , parce qu'il a eu le malheur de combattre l'Eglise naissante , & de contredire les autres Apôtres. Il ajoute néanmoins qu'il ne croit pas leur manquer de respect , en disant qu'il a travaillé autant qu'eux & plus qu'eux , en racontant les fatigues qu'il a essuyées , les persécutions qu'il a souffertes , les dangers qu'il a courus , les naufrages qu'il a faits , tout cela , pour le nom de Jesus-Christ. Fut-il Evêque , ou ne le fut-il pas ? Nulle part on ne lui donne ce titre respectable , du moins n'eut-il jamais d'église déterminée. Il y a cependant une circonstance à remarquer ; c'est qu'il fit des Evêques. Tite & Timothée le furent de sa main , & on ne leur en conteste pas le caractère. Mais on est porté à dire que saint Paul eut surabondamment , & par extraordinaire , tous les caractères de Disciple , d'Evêque , d'Apôtre , non-seulement par la première imposition des mains que

lui fit Ananie à Damas , mais encore , & plus particulièrement par celle qu'il reçut à Antioche, de la part de quelques Apôtres & de plusieurs Disciples , par ordre spécial de l'Esprit-Saint , d'autant plus incontestable, qu'ils le reçurent tous en même temps.

Ce qu'il y a du moins de très-vrai , c'est que depuis la première imposition des mains , les Disciples , les Apôtres mêmes le regardèrent comme l'un d'entre eux , ne trouvèrent point mauvais qu'il en fit les fonctions , s'employèrent même fortement pour le tirer d'un danger auquel l'avoient exposé les premières ferveurs de son zèle ; & ce qui prouve que leur conduite étoit selon Dieu , c'est qu'en une autre occasion, quelques-uns d'eux étant venu dire à Jesus-Christ : Maître ! nous avons vu quelqu'un qui chassoit les démons , & nous l'avons empêché : ce bon Maître ne pensa pas comme eux : loin de-là , il leur dit modestement ; vous ne deviez pas l'empêcher , parce que quiconque n'est pas contre vous , est pour vous. Hélas ! il ne se montra jamais jaloux de ses droits : l'étoit-il , lorsqu'il s'en fut trouver Jean , qui baptisoit , le long du Jourdain , & qu'il le pria de le baptiser , lui-même ? A la place de Jesus , combien de gens eussent abordé le baptiseur , & lui eussent dit , en colère : Qui vous a donné permission de baptiser ? De qui avez-vous la mission ? Sçavez-vous que c'est moi qui la donne , & que quiconque ne la tient pas

de moi ; est un intrus dans cette auguste fonction ? Tant s'en faut ; il persiste à lui demander le baptême , & il l'obtient. De pareils exemples étoient trop beaux , pour n'être pas imités par saint Pierre & ses successeurs , par les Apôtres & ceux qui les représentent ; j'entends les souverains Pontifes d'une part , & de l'autre nos Seigneurs les Evêques , qui ont commis de tout temps , & qui commettent encore volontiers les fonctions du ministère de l'évangile , & de la pénitence , aux réguliers , qui sous le bon plaisir & avec le témoignage de leurs Supérieurs , viennent leur dire ; comme Isaïe : *Ecce ego : mitte me*. Et l'état religieux a si peu paru un obstacle aux talens requis pour toutes les dignités & toutes les fonctions de l'église , que la plupart des universités ont regardé comme une partie de leur lustre , d'avoir des réguliers dans leur sein , de leur accorder les grades avec le droit de concourir aux places de professeurs publics. C'est qu'en effet la noblesse , la fortune & le rang , n'ont jetté aucun dévolu sur les talens : c'est au seul gré de la nature qu'ils sont distribués ; & quand le goût de l'état religieux les porte dans le cloître , pourquoi les y laisseroit-on se faner ou périr ? La société ne perd pas ses droits sur l'homme à talens , malgré son froc , l'église sur-tout ; c'est un arbre transplanté dans le champ du Père de famille : quelque main qui le cultive , la mère commune a droit d'en cueillir les fruits.

Ce n'est pas à dire qu'en laissant aux réguliers une porte ouverte aux dignités ecclésiastiques & aux fonctions du saint ministère, l'église prétende confondre les états, soustraire les réguliers à la juridiction légitime des premiers Pasteurs, ou qu'ils prétendent s'y soustraire eux-mêmes, en s'ingérant dans la conduite des âmes, sans en être reconnus capables, sans en avoir la mission, sans y être même invités par ceux qui en ont la charge & le pouvoir. Aucun d'eux ne s'attribue l'avertissement que donne l'Apôtre des nations aux anciens de l'église d'Ephèse, avant de les quitter : tous savent que la charge de surveiller le troupeau, est aux Evêques seuls, qu'il y en a un seul préposé sur toute l'église, & un seul préposé sur chaque église particulière, parce qu'il ne faut pas deux têtes sur un même corps. Mais la charge de veiller, d'instruire, de visiter, d'administrer, ne pouvant plus se remplir par ce seul chef, lorsque le troupeau fut multiplié & le district trop étendu, pour que les ouailles vinssent toutes à lui, ou qu'il les visitât toutes; il fit de sa juridiction, à-peu-près ce que l'on fait d'une rivière abondante, qui traverse des campagnes arides : il ouvrit des petits ruisseaux, pour la distribuer çà & là, & il en confia la distribution à des hommes choisis, après les avoir revêtus du caractère sacerdotal dans la forme accoutumée, de manière que c'est toujours la source qui fournit aux ruisseaux ;

que l'Evêque seul en a la clef, qu'il peut en interdire & en confier la distribution à qui bon lui semble, y donner plus ou moins d'étendue, la restreindre à un temps déterminé ou indéterminé, en un mot la modifier au gré de sa prudence.

Que sont donc les Religieux, par rapport à nos Seigneurs Evêques? Rien, s'ils ne le veulent, dans l'ordre de la juridiction ecclésiastique; mais il faut des troupes auxiliaires, & on en trouve dans ces Religieux. Quand on les appelle, ils viennent, pour être repartis, en tel nombre, & en telle portion de travail qu'on leur désigne. Et ce qu'il y a de gracieux, c'est qu'ils ne sont point à charge. Retirés dans leurs maisons, pour y pratiquer les observances de leurs règles & chanter les louanges du Seigneur; ils en sortent, à l'invitation des pasteurs; & leurs services rendus, ils y retournent, pour reprendre leurs exercices ordinaires; on en est donc quitte pour leur donner le logement & la vie, pendant le temps de leur travail. Je conviens que ces espèces de journaliers ecclésiastiques sont forcés de se répandre dans les saisons utiles, pour solliciter la charité de tout le monde, & en obtenir les premiers besoins; dépouillés de toute espèce de possessions, cette charité est leur unique ressource. Doit-on les accuser de porter coup aux autres pauvres, d'être à charge à la société, de rançonner l'univers? Ils

ne rançonnent personne, puisqu'ils se retirent modestement, quand on les refuse. Les autres pauvres n'ont pas droit de s'en plaindre, puisqu'à égalité d'indigence, le droit naturel parle également pour les uns & pour les autres. Ils ne sont pas à charge à la société, puisqu'ils y ont laissé leurs biens & l'espérance de les accroître, & que leur pain quotidien est l'unique salaire qu'ils demandent, pour les services passés, présents & futurs. Le Prince est en paix pendant dix ou vingt ans, & souvent plus long-temps : cependant, pour avoir toujours des soldats aguerris, il les nourrit en paix comme en guerre, & les peuples en font les frais sans répugnance. Il n'en est pas de même des Religieux dont je parle : leurs services, de façon ou d'autre, sont journaliers.

Abstraction du chant des offices divins, des temps d'oraison, du travail manuel, des veilles & des mortifications qu'ils pratiquent chez eux ; leur vie alterne, pour ainsi dire, entre la ville & la campagne, pour s'y rendre utiles : une fois c'est un sermon à débiter, une autre, des confessions à entendre ; ici des malades à visiter, là une messe nécessaire à célébrer. C'est un Curé qui tombe malade une veille de fête ; c'en est un autre obligé de s'absenter pour ses affaires. Au surplus, ce sont des instructions à composer, à apprendre, stations d'avent & de carême, missions, jubilés, &c.

Ils s'attendent à tout ; assurés de leur bonne volonté , on peut les appeller en toute assurance. Est-ce tout ? Non. Aumôniers de terre, de mer , d'hôpitaux , de citadelles : & quoi encore ? Missionnaires dans toutes les parties du monde , où il y a espérance de conserver des ames à Dieu , ou de lui en conquérir ; tout cela paroît dévolu aux réguliers , sur-tout à ceux qu'on méprise le plus. Comment le clergé séculier n'auroit-il pas pour eux une attache d'estime , de reconnaissance , de confiance , un zèle ardent pour leur conservation ? Comment ne craindrait-il pas qu'à force de les tirer continuellement de leurs maisons pour fournir par-tout , (tandis que néanmoins on retarde le temps & la manière d'opérer leur repopulation) l'espèce n'en vint à manquer dans peu ?

Alors toutes les besognes difficiles , que l'on regarde aujourd'hui comme le lot de ces Religieux , sur qui tomberoient-elles ? Qui est-ce qui voudroit s'en charger ? Les Apôtres en firent autrefois le premier objet de leur zèle : les lieux où ils appercevoient plus de superstitions & de crimes , les attiroient de préférence , & pour s'y rendre , les fatigues de la terre , les dangers de la mer , n'avoient rien d'effrayant ; ils les entreprenoient , ils les franchissoient , au péril de leur vie. La leçon & l'exemple de leur maître étoient tout récents dans leur esprit & dans leur cœur , de quitter quatre-

vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence , pour courir après la brebis égarée , la ramener , l'apporter même sur ses épaules jusque dans le bercail. Mais après tout , ce ne seroit plus le cas de les imiter : nos Seigneurs Evêques ne sont plus faits pour parcourir la terre & la mer : on ne limite à chacun d'eux son district , qu'afin qu'ils y demeurent ; on a fait à-peu-près ce que fit le Créateur au commencement du monde : il plaça chaque astre dans l'atmosphère qui lui convient , & il n'en sort plus. On a placé chaque Evêque dans la sienne , pour y dissiper les ténèbres de l'erreur & y entretenir la lumière de la vérité , pour crier contre les désordres , & faire sans cesse de nouveaux efforts en faveur des bonnes mœurs , pour faire face à l'impiété , chasser le loup de la bergerie , ou l'empêcher d'y entrer : il ne pourroit donc s'en éloigner qu'au détriment de la foi , des mœurs , de la piété & du bon exemple. D'ailleurs l'étendue de chaque diocèse , le grand nombre des paroisses , la foule du peuple répandu dans les villes & les campagnes , demandent un renouvellement de ministres de tout grade & de tout état , dans les temps réglés à cet effet. Dans un vaste diocèse , les affaires naissent les unes des autres ; les unes finissent , les autres commencent , sans qu'on puisse y voir une fin sans retour. Il est utile encore de voir quelquefois son premier pasteur , pour ne

pas dire nécessaire , puisque l'administration de la Confirmation lui est réservée , & que les habitans des campagnes n'ont la plupart ni le goût , ni le temps , ni le moyen de faire de longs voyages. Autant de raisons qui s'accumulent & qui s'étaient mutuellement , pour dispenser nos Seigneurs Evêques de ce point de zèle qui fit tant d'honneur aux Apôtres , & pour les autoriser dans leur résidence , jusqu'à leur en faire une obligation étroite.

A qui tomberoit donc la charge de fournir des secours spirituels aux chrétiens dispersés dans les différentes parties du monde , & aux infidèles disposés à en profiter ? A qui ? Au Chef de l'Eglise. Il est préposé sur tous : il ne doit laisser aucune partie sans secours , puisque toute la maison d'Israël lui est confiée , & que s'il en périt un seul individu par sa faute , il en répondra à celui qui voit tout , & qui n'oublie rien. Quelle charge ! & qui pourroit la porter ? Je conviens qu'aucun mortel n'en est seul capable ; mais avec l'aide de Dieu , on peut tout. Les Chefs de l'Eglise ont de tous les temps si bien connu leur obligation sur ce point , qu'ils n'ont rien négligé pour faire des établissemens , pour former des missions , pour instituer des Evêques dans tous les lieux dont l'idolâtrie & l'hérésie n'ont pas interdit l'accès. Encore aujourd'hui la Propagande fournit de tout son pouvoir à l'entretien de ces louables établissemens , & le Tribunal

destiné aux affaires des missions étrangères ; ne prouve-t-il pas que l'on s'en occupe sérieusement ? Une seule chose essentielle afflige les Pontifes de ce siècle ; c'est que la moisson est abondante , & que les ouvriers manquent. Le bon grain s'étouffe sous les ronces & les épines , & on ne sait plus qui envoyer pour les arracher. Le sang de J. C. parle encore à ces peuples nombreux ; sa voix retentit encore dans ces régions immenses ; mais d'un jour à l'autre , elle s'abaisse , elle s'affoiblit , parce qu'elle ne trouve plus d'échos pour la reproduire. Le soleil de justice bientôt n'y pénétrera plus , & quelle nuit va lui succéder ? Elles se couvrent , elles se hérissent de plus en plus ; & l'ignorance , source de tous les vices , ne tardera pas à y faire oublier jusqu'aux apparences de la vertu , jusqu'au nom peut-être du vrai Dieu & de son Christ !

Jusqu'à ces derniers temps , la ressource des souverains Pontifes étoit dans les différens ordres Religieux ; c'est-là qu'ils le voient de nombreuses milices pour recruter leurs troupes auxiliaires. Ils s'étoient même déchargés d'un grand nombre de ces missions pénibles , sur des sociétés , sur des ordres entiers ; & par le nombre des volontaires , qui recevoient chaque année leur bénédiction pour partir , ils trouvoient toujours de nouvelles consolations , & se confirmoient dans la bonne opinion qu'ils en avoient conçue. Aujourd'hui ces sociétés
sont

sont ou supprimées ou menacées de l'être, tout au moins vont-elles en déclinant vers leur ruine ; la coignée est à la racine de l'arbre , dit-on , il faut frapper jusqu'à ce qu'il tombe. Celui-là est tombé, attaquons-en un autre, avec un peu de courage nous en débarrasserons l'univers ; & quand ils seront tous tombés, ces arbres, qui ombragent tant de gens , je demande , qu'en reviendra-t-il à l'univers ? quel tort y font-ils ? qui est-ce qui a lieu de s'en plaindre ? qu'articule-t-on contr'eux ? Lorsque les Apôtres parcouroient des pays idolâtres , il n'étoit pas surprenant que de temps-en-temps ils éprouvassent des disgraces : les habitans de ces contrées avoient des raisons apparentes de les regarder comme ennemis, puisqu'ils décrioient leurs idoles. Les Religieux qui marchent sur leurs traces, qui herborisent dans les terres , où ils jetterent autrefois des semences de la foi ; pour en rechercher les brins languissans ou abâtardis , & les ranimer par leurs instructions ; ces Religieux pourroient éprouver alternativement des consolations & des rebuts ; ils ne seroient pas surpris , quand on les menaceroit de les chasser ou de leur interdire les fonctions évangéliques ; cela n'auroit rien d'étonnant, dans des pays où la religion n'habite, pour ainsi dire , que précairement , où ils sont , eux-mêmes , moins établis que tolérés , moins habitans que voyageurs. Mais dans des pays amis & chrétiens , dans des Royaumes , où

ils ont une existence aussi légale que tout autre habitant , dans leur propre patrie , où ils se rendent utiles , selon leurs talens & leurs moyens ; se voir détruits en partie , menacés de l'être davantage ; voir leur reproduction reculée , ralentie , de manière à perdre espérance de se soutenir , & de pouvoir continuer leurs secours , tant dans les terres étrangères , que dans celles qu'ils habitent. Il y a lieu à la surprise , & ils peuvent se demander les uns aux autres : *Undè ergo zizania?* Quelle est la source de nos disgrâces ? pourquoi tombons-nous en discrédit ? qu'avons-nous fait pour être proscrits , ou prêts à l'être ? Nous ne sommes point à charge au Clergé séculier : l'ouvrage , dont personne ne se soucie , nous nous y donnons volontiers : nous ne brigions point les bénéfices , nous nous en sommes même interdit le droit. Nos établissemens sont sous les auspices de l'autorité souveraine. Les Princes sont ou nos fondateurs , ou nos protecteurs , & communément les deux ensemble. Les Evêques même ont été consultés , à la naissance de tous les Ordres , au moins à l'érection des Monastères , dans leurs ressorts respectifs. Nous leur rendons justice à tous , nous ne les soupçonnons pas de cacher leur marche , de travailler sourdement à notre ruine. Mais après tout , le projet de notre ruine n'est plus , pour nous ni pour eux , un mystère ; & néanmoins nous craignons de nous tromper , si nous entreprenons d'en de-

viner les auteurs. Les exécuteurs du projet sont connus , & sans doute qu'ils l'étoient déjà , lorsqu'ils furent choisis , dans le conseil souverain : tout homme n'est pas propre pour toutes choses : pour ôter l'état à d'honnêtes citoyens , il faut des hommes qui sçachent grossir les objets , & au besoin, trouver coupables des innocens. Cependant nous connoissons mieux les intentions de nos Princes , & nous pensons que sous l'ombre de leur autorité , on fait un mal qu'ils ne veulent pas : elle est donc surprise.

Quand tous les Religieux raisonnent ainsi , qui est-ce qui se chargeroit de leur montrer qu'ils se trompent ? Qui auroit la témérité de dire que le projet de ruiner l'état Religieux , est le résultat d'une conspiration suprême , sans autre motif que le vouloir & le pouvoir réunis ? Non , c'est au creuset de la philosophie moderne qu'a été jetté ce projet , on l'a tiré de-là pour passer sous la lime des meilleurs artistes , & sous une couleur de réforme , on a donné le change au zèle de nos Princes. Ils ont prétendu une chose bonne , & on en fait une mauvaise. On décrie , on retranche , on relâche. S'il m'étoit permis , je répéterois peut-être , en cette occasion , tout ce que J. C. osa dire aux Pharisiens. Mais je suis moins occupé du sort des Religieux , que de celui de la Religion dans toute la chrétienté , & sur-tout au-delà des mers. Est-ce à dire que le Christianisme soit iden-

tifié avec le monachisme ? Non ; mais enfin , pour soutenir ce Christianisme , il faut des Ministres. Et quels ont été jusqu'ici ceux des pays étrangers ? Tout le monde le sçait , nos Seigneurs Evêques ne sont plus dans le cas de ces pénibles voyages : les Ecclésiastiques même du second ordre ne s'y engageroient pas : & d'ailleurs il n'y en a de désœuvrés que ceux qui veulent l'être : les Diocèses présentent de l'ouvrage à quiconque est reconnu capable d'en faire. Posons donc le cas que les Réguliers manquent , & ils manqueront infailliblement , que deviendra le Christianisme dans ces contrées ? Moi , homme du monde , sans titre comme sans caractère dans l'Eglise , je ne puis que gémir sur cet important objet ; & j'y gémis réellement ; je rougis même de voir une indifférence universelle à cet égard.

Que les étrangers , dira-t-on , se passent de Missionnaires. Hé ! cœur inhumain ! en leur place , seriez-vous content que l'on vous livrât à votre malheureux sort ? A qui s'en prendront-ils donc de leur abandon ? Si vous voulez qu'ils en accusent la Providence , vous tombez dans l'erreur de ceux qui imputent à Dieu une réprobation positive , une soustraction des premiers secours , ce qu'on appelle , en style de parti , une masse de corruption. Faut-il qu'ils en rejettent la faute sur le chef de toute l'Eglise ? Celui-ci pourra s'excuser sur les

Evêques, & dira : ne doivent-ils pas concourir avec moi, à procurer aux nations éloignées des secours que je ne puis tirer, après tout, que des différentes parties de la chrétienté ? Et puisque le bas Clergé ne me seconde point, que l'on me ménage du moins des ressources dans les Corps réguliers, ou que l'on gémissé avec moi, de ce que l'ennemi de la Religion, quel qu'il soit, détruit mes troupes auxiliaires, par la suppression, par le retard de la profession religieuse, par le dégoût de l'état religieux, par un goût prématuré de libertinage, par une licence de mœurs, qui couvre la société d'une universalité de vices, à travers lesquels transpirent à peine quelques talens & quelques vertus. Cet ennemi de la Religion est donc celui des Religieux, des Evêques, du souverain Pontife, de toute l'Eglise ; & cet ennemi c'est le philosophe du temps. Puisqu'il est contre tous, que tous soient donc contre lui.

On ajoutera que les Evêques des pays étrangers montent des Collèges, forment des Séminaires, font des ordinations, créent des Prêtres, & donnent, dans leurs Diocèses, une forme au saint ministère. Avis admirable ! Quand on peut le suivre, on se passe de ses voisins. Mais si on y aperçoit des inconvéniens, s'il se rencontre des obstacles, de l'impossibilité même, l'avis devient superflu. Pensez-vous que les Evêques infortunés des pays infidèles ou

mixtes, n'ayent jamais conçu vos projets ? Ils les ont conçus ; & combien de fois les ont-ils médités ? Mais, ou ils n'ont pu , ou ils n'ont osé en entreprendre l'exécution , ou les moyens leur manquent , ou ils ne trouvent pas des sujets disposés à l'étude nécessaire pour le sacerdoce , & au célibat qui l'accompagne. Supposons qu'ils trouvent des moyens & des gens de bonne volonté , que feront-ils , si les loix du pays s'y opposent , si ces établissemens y sont regardés comme des attentats dignes de mort ? On peut juger du zèle de ces fervens Pasteurs , par les Collèges & les Séminaires établis à Rome , en France & ailleurs , pour former les prosélytes qui se présentent , & en faire une partie des Ministres nécessaires à ces Prélats toujours en crainte , obligés qu'ils sont , ainsi que leurs coopérateurs , à se déguiser , à ne célébrer les saints Mystères qu'en secret , à ne parler de la Religion qu'après s'être bien assurés des sentimens de leurs auditeurs , pour n'être pas épiés , trahis & livrés.

Mais ces sages établissemens , preuves parlantes du zèle des anciens Evêques , monumens édifiâns de la piété des Souverains , qui les ont permis , qui en ont même fait la dépense ; asyles respectables où la Religion catholique réfugiée , a eu jusqu'ici la force & la consolation d'enfanter , de nourrir , de former des espèces d'apôtres , pour les envoyer ensuite , à travers mille fati-

gues & mille dangers , porter le pain de la parole & le vin de la componction , à ses enfans assis sur les fleuves de Babylone , & presque dans les ombres de la mort ; ces sages établissemens ne sont-ils pas dans la crise , comme tous les autres ? Soumis aux loix des Royaumes , où ils se rencontrent , peuvent-ils manquer d'en subir les révolutions , ou par une chute subite , ou par une décadence plus triste que la chute même ? Dans les Diocèses mêmes , où la Religion jouit de son plein exercice , à peine a-t-on le nombre de Prêtres nécessaires au service journalier des paroisses : il s'en faut bien qu'ils suffisent à la dévotion de leurs peuples , aux jours solennels , sur-tout dans les grandes paroisses , & dans les villes : d'ailleurs , il s'en faut bien autant , & souvent encore plus , qu'ils aient la confiance de tout le monde. En outre le Pasteur particulier , souvent seul & sans second , n'est pas invulnérable ; & quand il tombe malade , un samedi au soir , un dimanche matin , s'il n'a pas la ressource d'un Religieux , combien de fois ses Paroissiens manquent-ils d'offices divins ? Ou bien un malade pressé meurt sans sacrements. Si cette maladie devient longue & sérieuse , son voisin se prêterait peut-être une ou deux fois , à lui rendre service , pourvu toutefois que son propre troupeau ne le demande pas tout entier. Mais si la maladie continue ; mais si les temps deviennent

mauvais ; mais si le Curé malade ne peut avoir son voisin , ne sera-t-il pas bien gracieux pour lui d'avoir à demeure un Religieux , sur qui il puisse compter , comme sur lui-même , qui cependant fasse tout ce qu'il voudra , & rien de ce qu'il ne voudra pas ? Faute de ce secours , dans tous les cas urgens , à qui aura-t-il recours ? A son Prélat ? Mais il peut n'avoir personne à lui donner : & c'est ce qui arrivera fréquemment. Au défaut d'autre y obligera-t-il le voisin ? Hélas ! un service forcé est presque aussi désagréable , pour celui qui le reçoit , que pour celui qui le rend ; on le fait de mauvaise grace , on y met de la précipitation : le public s'en aperçoit , & n'en est rien moins qu'édifié.

On insistera : tout cela ne prouve pas que l'on ne puisse se passer des Religieux. Il prouve au contraire que la facilité d'avoir des Religieux rend les Prêtres paresseux. Paresseux , ou non : si les Religieux ne sont pas nécessaires , mon détail prouve au moins qu'ils sont très-utiles , même dans les Diocèses les mieux assortis , & que , sans leur secours , le service divin , l'administration des sacremens , l'instruction des peuples ne seroient faits ni aussi exactement , ni aussi ponctuellement qu'ils le sont. Ce même détail prouve que , dans les pays où la Religion ne jouit pas de ses droits , ou il faut se résoudre à y voir la Religion éteinte , ou y fournir des Missionnaires ;

& quels autres Missionnaires que des Religieux? Quoi! un père chrétien s'est transporté aux Indes, ou ailleurs, informé qu'à l'aide des Missionnaires on pouvoit y faire son devoir de chrétien, & en mourant il n'aura pas les secours de l'église, ou s'il les a, il aura la douleur de voir que sa postérité ne les aura plus, & tombera inmanquablement dans l'idolâtrie du pays, parce que les catholiques ont la dureté de leur supprimer les seuls secours qu'ils pouvoient avoir dans ces pays éloignés. Ah! souverain Pontife! ah! Seigneurs Evêques! ah! Souverains de toute l'Europe! ah! Prêtres séculiers & réguliers! & vous, chrétiens de tout l'univers! à qui la faute? à qui le tort? Cependant, *si non pavisti, occidisti*. On se sent ému de compassion pour un innocent retenu dans les fers, pour un malheureux pressé de la faim; & pour les soulager, fallut-il se réduire au pur nécessaire, on s'y réduit. Mais amis de l'humanité, soyons-le aussi de la Religion, & souvenons-nous que l'ame vaut mieux que le corps. Au jour du jugement universel, si vous y croyez, ce père chrétien redemandra ses enfans infidèles. A qui? A qui il appartenait de leur continuer les secours de leurs pères. La Providence ne s'endort sur personne, mais elle a des agens: malheur à eux, s'ils ne remplissent pas ses desseins.

Dira-t-on que la suppression des ordres

faite , & à faire , est l'ouvrage des Souverains , & non point celui de nos Seigneurs Evêques ? Il ne me feroit pas d'accuser , & je ne sçaurois à qui m'en prendre. Je vois , je prévois , je plains , & je représente ; les Réguliers avoient besoin de réforme ; on l'a dit aux Souverains ; devoient-ils ne pas le croire ? qui n'en a pas besoin , s'avance , & jette la première pierre : leur zèle a établi des commissions : pouvoient-ils s'y prendre autrement ? devoient-ils en faire davantage ? mais réformer n'est pas détruire : & c'est la propagation d'une suppression , d'une destruction indéfinie , qui a donné l'alarme aux Réguliers , & à leurs soutiens. On n'attaque pas l'église en face , ont-ils dit ; on laisse subsister le corps de l'arbre ; mais on coupe les branches ; & ce sont les branches qui sement les fruits ; dès qu'elles seront séparées du tronc , qu'elles végètent ou qu'elles ne végètent pas ; elles seront stériles , elles ne porteront plus , elles ne se repeupleront plus ; l'arbre en poussera de nouvelles , & ces nouvelles , de nouveaux fruits. Veut-on parler de nouveaux instituts , de nouveaux ordres ? Je ne sçais ce que cache la Providence dans le trésor de ses conseils ; mais l'état des choses & la disposition des esprits , ne donnent pas ce présage. Veut-on parler d'une augmentation d'aspirans à l'état Ecclésiastique ? On s'en étoit flatté , à l'époque des vœux reculés à vingt-un ans ; l'événement a trompé les espérances. Le goût

des plaisirs est trop prématuré , & par-tout il répand le dégoût du célibat & de la contrainte ; le froc & le rabat ne sont guères moins décriés l'un que l'autre parmi la jeunesse. Qu'est-ce donc ? Est-ce que la nature n'est plus la même ? Est-ce que les penchans dérobent à l'esprit le droit de penser , le temps de réfléchir , & la liberté de les mettre à la raison ? Rien n'est changé dans la nature ; la nature elle-même se plaint que tout est changé , bouleversé dans les mœurs. Ce bouleversement toutefois a son principe : il l'a , sans doute ; il l'a , dans la philosophie moderne ; & je demande excuse , à tout le monde , si je dis que tout le monde (*paucis exceptis*) est sa dupe ; qu'elle trompe les uns , qu'elle encourage les autres , qu'elle sacrifie ceux-ci , qu'elle amuse ceux-là. Elle dénature la façon de penser , de parler & d'agir ; que peut-on s'en promettre ?

Quoi ! c'est la Philosophie moderne qui a inspiré la réforme des ordres en général , & la suppression de quelques-uns ? Quoi ! les Commissaires de cette réforme sont des Philosophes ? Quoi ! les Princes qui l'ordonnent ou qui la permettent sont des Philosophes ? Quoi ! les Evêques , qui la desirer , ou qui la dissimulent , sont des Philosophes ? Quoi ! le Souverain Pontife , qui la voit , & qui ne s'y oppose pas , est un Philosophe ? Quoi ! l'univers entier , dont une partie ne se mêle point des Religieux , tandis que le reste forme , à leur égard , comme deux

factious, dont la moindre est en leur faveur; cet univers entier est Philosophe ? Je l'ai dit ; il ne me siéroit pas d'accuser ; mais l'état incertain de tous les Religieux porte son incertitude sur tout ce qui les entoure, sur les services que la Religion en tire , & quelque désintéressé que l'on soit dans la question qui les regarde , si on veut être impartial sur leur compte , on doit en parler , selon ce qui est & qui sera. Quoique la Religion ne tienne point son existence de l'état régulier, les secours de cette Religion manqueront avec les Religieux dans tous les pays étrangers ; mon assertion n'est pas dans la classe des futurs contingens ; ou que l'on m'en donne quelque railon.

Et pourquoi retrancher à nos frères éloignés , & comme abandonnés , les secours que l'on pourroit leur ménager ? Pourquoi ne vouloir pas entendre les cris , qui nous viennent des quatre coins de l'univers ? Pourquoi , dans un arrangement , même le mieux concerté , oublier des indigens , qui n'ont pour eux que leurs besoins ? Car ici ce n'est pas la cause des Religieux que je plaide , ou je ne la plaide que très-indirectement. La punition , si c'en est une , ne tombera pas sur eux , mais sur nos peuples d'abord , & ensuite sur les nations éloignées. On demande au Souverain qu'il ratifie telle & telle suppression , & puis telle , &c. En conséquence , on disperse les membres du corps supprimé , avec une pension quelcon-

que. Les voilà donc licentiés, maîtres d'eux-mêmes , libres d'employer leurs talens à leur gré , & d'en convertir le produit à leur profit particulier , ou de vivre dans l'oïveté , & de se dédommager des contraintes de leur premier état. Ceux qui trouvoient pesant le joug de la vie religieuse , s'applaudissent d'en être affranchis ; ceux qui regrettent leurs anciennes pratiques , soit par habitude de les faire , soit par délicatesse de conscience , s'en consolent , puisqu'il n'a pas dépendu d'eux de conserver leur état ; & ils se déchargent , sur les auteurs de leur dissolution , des omissions de ce qu'ils ne peuvent plus pratiquer. En rendront-ils compte à Dieu ? Dieu ne commande pas l'impossible ; & une chose devient impossible , dès que l'on n'est plus dans les circonstances qui en favorisent la pratique ; ainsi ou Dieu ne les imputera pas , ou il les imputera aux auteurs du changement. Je ne décide rien ; mais je ne me soucierois pas d'avoir à m'examiner là-dessus ; car il est de principe , en morale , que l'on est responsable du bien que l'on empêche , & du mal que l'on n'empêche pas ; & quand l'un & l'autre sont en nature de précepte , les raisons de la dispense doivent être graves & bien motivées.

Ne doit-on pas mettre au rang des suppressions , le renvoi de la profession religieuse à vingt-un an ? Ce n'est pas un renversement , une destruction complète ;

mais où le nombre des morts est le même ; celui des émigrans considérable , celui des profès presque nul , la diminution est frappante , la décadence rapide , & la ruine imminente. C'est pire encore ; c'est avilir les ordres , parce que , dans un besoin urgent , on reçoit sans discernement ; on craint de réformer ; on ouvre la porte au relâchement & à l'ignorance. Obligés de se repeupler , ou plutôt de reculer leur ruine entière par des sujets trop âgés , car c'est l'être trop que d'avoir au moins vingt ans quand on entre au noviciat d'un état religieux , puisqu'à cet âge , & plus tard , le caractère se plie plus difficilement , & que la science ne s'acquiert plus , les organes n'étant plus assez souples pour recevoir les leçons qu'on leur donne ; obligés , dis-je , de réparer quelqueuns des vuides qui se multiplient dans toutes les maisons , ils prennent ce qui se présente , sans discernement & sans choix. Les Souverains n'ayant pas fixé le temps de l'entrée au noviciat , on peut recevoir les sujets à l'âge convenable , pour former leur caractère , & cultiver leurs talens : expédient qui seroit de ressource , si les différens ordres n'en avoient pas été dupes trop souvent. Un noviciat de longues années les a mis dans le cas de nourrir & d'instruire des Prosélytes jeunes & capables de sciences ; mais ces élèves , du moins en grand nombre , après avoir été nourris & instruits pendant

plusieurs années , les quittent , & vont employer leurs connoissances , à tel autre genre de vie qui leur plaît. On me dira : pourquoi les nourrir & les instruire , sans exiger des pensions ? C'est que les jeunes gens ne voudroient pas se gêner à ce prix : c'est que les parens n'en ont ni la volonté , ni communément les moyens ; c'est que c'est l'appas de s'élever , sans frais , qui amène les jeunes gens , & qui flatte les parens. Ils entrent donc dans ces ordres , sans vocation ; & c'est précisément ce qu'on dit avoir voulu prévenir , en retardant la profession. Ils peuvent y entrer par vocation & la perdre en sortant de leur état. La volonté de l'homme est inconstante , & la vocation , contrariée par une trop longue liberté de sortir , manque son but. On le manque dont pareillement en reculant l'émission des vœux , sous prétexte d'éprouver & d'affermir les vocations. Les anciens ordres , ces ordres qui ont si bien servi , édifié , & soutenu l'église , qui ont fait si long-temps l'honneur des lettres , & la ressource des familles ; ces ordres , sans le secours desquels l'ignorance auroit creusé & élargi un cahos insurmontable entre l'antiquité & nous ; ces ordres étoient-ils gênés , pour admettre leurs aspirans , à la profession religieuse ? La jeunesse de toutes les conditions leur étoit confiée ; ils en faisoient l'élite , en quelque façon ; aussi leurs maisons avoient l'air d'un printemps continuel ;

les talens n'y vieillissoient point , parce qu'à peine en manquoit-il un par la vieillesse ou par la mort , qu'il s'en trouvoit deux pour le remplacer. Ingrate Philosophie ! tu méconnois donc tes bienfaiteurs , dans ces Religieux ; les sources où tu puises tes connoissances , ils les ont découvertes , ils les ont conservées , ils te les ont transmises. N'est-ce pas dépouiller son père , pour avoir lieu de le mépriser , ou désarmer son maître , & l'égorger avec le glaive même qu'on lui arrache ? Conteste-leur les impiétés que tu professes : elles ne sont pas leur ouvrage. C'est l'yvraie que l'ennemi a semé , & tu la cueilles pour t'en faire des couronnes !

Il est d'abord très-humiliant , pour des chefs d'ordre , qui ont bien mérité de leur ordre & du public, de ne pas trouver, dans leurs élèves , des dispositions propres à soutenir la réputation du corps & l'estime des membres. N'est-il pas ensuite bien affligeant pour eux de relâcher la majesté du Service Divin , la ponctualité dans les pratiques journalières , faute d'un nombre suffisant pour les soutenir , de refuser , par la même raison les services extérieurs qu'ils avoient la consolation de rendre autrefois ,

Nota. Les Séminaires ecclésiastiques exigent que leurs aspirans fréquentent leurs écoles & leurs exercices dès leur entrée en théologie, & même plutôt , tant il importe de prendre , de bonne heure , l'esprit de l'état que l'on veut embrasser.

de se voir dans la dure nécessité de quitter des missions, où une grande partie du genre humain va se trouver réduite à agoniser, dans sa religion, pour finir par n'en plus avoir ? Moins de zèle dans ces chefs, & de courage dans les particuliers, les feroient paroître insensibles à ces inconvéniens : on les verroit se féliciter mutuellement de ce qu'on leur ferme une porte qui n'a été ouverte jusqu'ici, que pour expatrier tantôt les uns, tantôt les autres, & porter leurs derniers soupirs aux extrémités de la terre. Hélas ! il faut aimer son prochain comme soi-même, & plus encore, pour sentir un regret amer de ne pouvoir plus faire pour lui ce que l'on fit autrefois : on n'y perd rien ; on y gagne même, au moins la tranquillité ; & toutefois on gémit de voir que tant d'autres y perdent tout.

On crie : il y avoit trop de différens ordres, dans ces ordres, trop de branches, & dans ces branches, trop de Religieux : & de tous ceux-là, combien peu se rendoient utiles ?

Il y avoit trop de différens ordres. Cela peut être, à n'envisager la chose que du côté physique, comme il y a souvent trop d'habitans dans une contrée, eu égard à l'ingratitude du sol, & du peu de ressources qu'il présente d'ailleurs ; trop d'enfans dans une famille, respectivement au peu de fortune qui s'y trouve, & à l'indigence qui accompagnera les très-modiques portions du

modique patrimoine ; trop de personnes de toute condition dans une ville qui devient un gouffre , qui attire les richesses d'une bonne partie de l'Etat , & ne les renvoye pas en même proportion ; mais du côté moral ou social , il faut de grandes villes , pour y retirer une foule de gens qui ne possèdent rien , & qui viennent ramper dans un service humiliant , pour vivre ou gagner par un métier , leur subsistance de jour à autre. Il faut de nombreuses familles , parce que le luxe & la mollesse font une multitude de mauvais célibataires , & de la plupart des mariages des espèces de viduités. Il faut des contrées arides & des sols ingrats , parce qu'il y en a de gras & d'abondans. Ne faut-il donc pas aussi différens ordres , pour présenter différens genres de vie aux différens goûts de ceux qui les embrassent ? Car telle personne brille dans un état religieux , qui eût échoué dans un autre , dont l'esprit & les usages n'eussent pas sympathisés avec son caractère & ses talens. Dans le monde , l'un se livre par goût à l'agriculture , & l'autre au commerce ; celui-ci à un art ; celui-là à un autre ; quelques-uns préfèrent la robe , d'autres l'épée ; il y en a pour la finance & pour le conseil. Mais on juge de la sagesse du choix des uns & des autres , par les succès plus ou moins grands. Les mêmes raisons parlent en faveur des différens ordres Religieux , pour les assortir aux inclinations & aux talens des différentes

personnes qui se décident à en faire leur genre de vie. Me voilà décidé à être Religieux ; mais la vie active de tels & tels ordres ne me convient pas ; mon goût de préférence est pour la retraite ; il faut donc que je prenne la vie cénobitique ; & parmi les ordres qui la pratiquent c'est le genre de nourriture qui va me fixer : ainsi donc, en retranchant plusieurs ordres , on ôteroit à beaucoup de personnes la liberté de se choisir un état analogue à leurs inclinations , à leurs talens , à leur santé , à leur caractère. En tout cas , pour en retrancher , ne faudroit-il pas comparer ceux qui different peu entr'eux , & conserver celui qui est plus fort en nombre & en qualité de sujets ; qui édifie , qui travaille , qui répand ; en un mot , dont la suppression feroit un vuide ? Quant aux sujets de l'ordre supprimé ; ils auroient la faculté de postuler leur incorporation , dans l'ordre conservé ; mais aux mêmes conditions que les novices : sçavoir , qu'ils auroient un an de probation , pour s'assurer que cet ordre leur convient , & qu'ils y conviennent. Le surplus appartien-droit au Clergé Séculier , & l'Evêque du Diocèse , où il résideroit , pourroit l'employer aux fonctions du ministère , dont il jugera les sujets capables. Ne faudroit-il pas en outre , pour le bon ordre , que chaque suppression d'ordre fût ratifiée par le Souverain Pontife , n'eût-elle lieu que dans un Royaume ?

Dans les différens ordres, il y a trop de branches. Cela prouve-t-il la fécondité de la tige, & la multitude des avantages spirituels qui en résultent ? Ne confondons pas les objets ; la multitude des maisons d'un même ordre, & la rapidité des établissemens, prouvent qu'à sa naissance cet ordre édifia le public, que ce public en espéra les plus grands avantages, ou pour l'instruction, ou pour le rétablissement des mœurs & le soutien de la religion. Mais la multitude des branches, nous ne devons pas le dissimuler, fait souvenir qu'autant de nouvelles branches ce vieux arbre a poussées, autant de fois il a eu besoin de réforme. Epoque humiliante de l'inconstance humaine ! C'est alors que l'on fit une faute, en souffrant qu'un zéléteur estimable formât de nouvelles colonies, soit dans les mêmes villes, soit ailleurs, puisque le temps a toujours fait connoître qu'il use insensiblement la ferveur des réformés transplantés, comme celle des premiers venus. Que falloit-il donc faire ? Mettre ensemble le réformateur & les réformés, dans une ou plusieurs maisons de la tige, avec liberté au réformateur, de recevoir dans tous les temps, ceux de la tige qui se seroient présentés à titre de prosélytes, & de les incorporer au bout d'une année d'épreuve. Mais en même-temps, les séculiers postulans, en faisant profession, soit dans la tige, soit dans la

réforme, auroient conservé le droit d'opter une fois, de l'agrément du Supérieur du corps où ils voudroient passer, & aux conditions susdites, le tout sous défense, tant à la tige qu'à la réforme, d'augmenter le nombre constaté à l'époque de la réforme.

Ce plan me paroît encore très-praticable, au moment que j'écris : & par cet arrangement, personne ne perdrait son état : la société, elle-même, n'y perdrait rien du côté des services, ni du côté des charges. Je présume que ce dispositif ranimerait l'amour de l'ordre dans tous les corps, y rappellerait des gens à talens, & leur rendrait l'estime publique, qu'une philosophie maligne leur dérobe, sans aucun titre, depuis quelques années qu'elle a pris faveur. Mais le retard des vœux jusqu'à vingt-un an, sera toujours un obstacle à cette vraie réforme. Qu'on les remette à dix-huit ans : & dans dix ans, tout le Clergé régulier aura une face nouvelle. Il faudroit donc réduire chaque Ordre, à deux branches seulement, l'une réputée la tige, & l'autre réputée la réforme : & que feroit-on des branches surnuméraires ? Obligées d'opter pour la tige, ou pour la réforme, il n'en resteroit plus. Faudroit-il donc en faire une ressource dans ces deux branches ? Non ; sinon autant que les particuliers le demanderoient, & qu'ils auroient, à cet effet, l'agrément du Supérieur, sous lequel ils désireroient militer. Ces branches surnuméraires n'au-

roient donc pas permission de se repeupler ? Elles n'auroient pas permission de recevoir des Novices : mais elles pourroient recevoir des sujets des autres branches , même de la branche principale , puisque nous sommes convenus qu'ils auroient , pour une fois seulement , le droit d'option. Et quel seroit le gouvernement de chacune de ces branches ? Chaque branche auroit un Visiteur tiré de son corps , & chaque Maison un Supérieur ; tandis qu'elle conserveroit au moins trois maisons par Province , & chaque maison au moins six Religieux : mais les Chapitres provinciaux & généraux seroient communs. Chaque branche y auroit ses représentans , selon ses constitutions : & le Provincial , ou le Général , seroient toujours tirés de l'une des principales branches qui seroit désormais regardée comme tige. Ces branches alliées des branches principales s'affoibliroient avec le temps , se dessécheroient , périroient même : mais les branches principales se fortifieroient & continueroient leurs services.

Le nombre des Religieux étant fixé par cet arrangement , ainsi que le nombre des maisons , le nombre des Ordres , & leurs branches simplifiées , sans déroger au service divin & au genre de vie , prescrits par les regles & les constitutions de chaque Ordre particulier , leurs Souverains respectifs verroient le service que chacun d'eux pourroit rendre à l'Etat , il leur seroit im-

posé d'y employer des sujets capables ; comme aux Supérieurs d'y veiller , de prévenir , ou de réformer tous les abus. Les charges seroient ainsi divisées & distribuées : les mêmes Religieux ne les supporteroient pas toutes , tous les Corps deviendroient utiles , les Evêques y trouveroient , au besoin , toutes sortes de ressources , & les déclamations ridicules cesseroient.

La décadence frappante , qu'éprouvent les uns & les autres , depuis certain nombre d'années , tant dans le nombre , que dans la qualité des sujets ; cette décadence vient du délabrement des mœurs , d'un certain ton d'indépendance dans la jeunesse : & n'en déplaît à Messieurs les Philosophes , ces désordres , ainsi que l'excès du luxe , & un libertinage prématuré , sont l'ouvrage de la philosophie moderne. Par ses maximes , & ses conseils , elle a fait tomber le goût des bonnes études , & par-là même , celui de la vie religieuse. Ajoutons-y le retard des vœux , le bruit des suppressions , le danger d'être privé , tôt ou tard , de son état ; tout cela réuni pouvoit-il manquer d'acheminer tous les Ordres à une chute insensible , & cette chute de les conduire à l'avilissement ? C'étoit le projet des nouveaux systèmes : il n'a que trop bien réussi : & sans doute que les auteurs s'en applaudissent , comme d'un succès aussi glorieux pour eux qu'il est utile à la société. Ah ! plutôt au Ciel que tout le mal fût réuni

sur les Ordres Religieux ! peut-être féliciteroient-ils eux-mêmes leurs ennemis d'avoir si bien réussi à les rendre anathèmes, pour le reste des hommes. Mais si leur malheur n'est qu'un écoulement de celui de la Religion : s'ils ne doivent les mépris qu'ils éprouvent qu'à leur habillement & au genre de vie qu'ils mènent : si le gros de la société ne leur reproche leur inutilité, que parce qu'ils lui reprochent l'universalité de ses désordres. Hélas ! le mal est donc bien grand : & si j'étois membre de quelqu'un de ces Ordres, je dirois à mes confrères : Si nous ressemblions à ce siècle impie, & pervers, il nous aimeroit : nous y serions bien venus. Mais nous y sommes mal venus : il nous méprise, il nous hait : preuve évidente que nous ne lui ressemblons pas, & que nous le gênons, parce que notre conduite condamne la sienne. Nous le gênons, il nous estime donc malgré lui. Oui : ses déclamations sont autant de preuves de l'estime forcée que sa conscience lui inspire encore.

Ce n'est pas à dire que les Religieux se flattent d'être irréprochables : ils ne se glorifient pas d'avoir toute la ferveur de leurs premiers Pères. Ce ne sont ni des Augustins, ni des Benoîts, ni des Bernards, ni des Dominiques, ni des François-d'Assise, ni des François-de-Paule, &c. ; mais s'ils se comportent en honnêtes gens dans le monde, s'ils gardent les abstinences pres-

crites par leurs règles, s'ils acquittent les fondations du Monastère, s'ils récitent leurs bréviaires, s'ils sont subordonnés à leurs Supérieurs; voilà les limites de leur état: & ils y sont encore. Quelques-uns peuvent s'en écarter, dans un point ou dans un autre: leur Supérieur est établi pour les y rappeler; & celui-ci en a d'autres pour le redresser. Les Chefs font de temps en temps des réglemens pour arrêter les infractions, ou pour les réformer. La plupart ont leurs Chapitres provinciaux & généraux: les Supériorités sont, entr'eux, ou révocables par les Chefs, ou fixées à un temps fort court: cela y empêche le despotisme, & l'abus. Leurs règles prescrivent tout ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire: leurs constitutions brochent, sur les règles, jusqu'aux moindres usages, & présentent ensemble, j'entends les règles, & les constitutions, comme un plan d'élections, un corps de droit, un code pénal, une forme d'administration; en un mot un sommaire de discipline régulière. Toute la réforme qu'il y auroit à faire, chez eux, seroit d'exiger d'eux plus de ponctualité sur ces différens objets: mais personne ne connoît mieux les articles négligés, que les Supérieurs réguliers, les moyens de les rétablir, ou les raisons de fermer les yeux sur certains changemens, sur certaines désuétudes, que le laps du temps, de nouvelles circonstances, le train actuel de la société ont rendues diffi-

ciles , impossibles même : car , après tout , il n'y a que l'Evangile qui ne varie point , qui ne soit jamais susceptible d'interprétation.

Un Asiatique , ou un Afriquain , voyant toutes les mesures que l'on a prises , & tout le zèle que l'on apporte à la réforme des Moines (aujourd'hui que ce grand mot est le cri de toutes les conditions) , se persuaderoit que la foi est très-vive & les mœurs très-épures dans toute l'Europe. Puisque la tiédeur des Moines scandalise tant de monde , diroient ces étrangers , sans doute que toutes ces personnes ne sont ni dépravées , ni même tièdes dans leur Christianisme : ou s'il y en a des tièdes & des dépravées , assurément ce ne sont pas celles-là qui crient à la réforme. Eh bien , c'est à vous que s'adressent ces étrangers : ami Lecteur , que leur répondrez-vous ?

Ce Clergé Régulier a été heureux , dans tous les temps : au premier projet de réforme , on a toujours trouvé des hommes zélés & courageux pour y travailler : & leurs efforts n'ont pas été inutiles. Mais le Clergé séculier n'a pas eu les mêmes avantages : peut-être qu'il n'avoit pas les mêmes besoins. Cependant le préambule du plus grand nombre des Conciles , même généraux , rouloit sur la réformation de l'Eglise , dans le Chef , & dans les membres , & cette réformation ne s'est jamais faite. Sans doute que ce premier Clergé a plus de ressorts

que le second pour sortir de ses affaisse-
mens, se relever & se redresser. Aussi a-t-on
pris en différens temps, le parti de sécu-
lariser certains Ordres, & certaines Maisons,
quand on les a crus trop éloignés de la ré-
forme, pour y revenir. J'observe ce qui
s'est fait ; mais je ne propose point de
système. Le droit d'en faire n'appartient
pas à tout le monde : & je ne puis que
plaindre ceux qui en sont chargés, en cette
matiere sur-tout. Combien de mal ne
feroient-ils pas, s'ils y perdoient de vue
la Religion & le bien public ?

C'est à ce bien public que l'on s'arrête
principalement : c'est du moins le texte de
toutes les critiques, qui ne sont pas rares
sur le compte des Religieux. On dit, &
c'est toujours par là que l'on débute : à
quoi servent tous ces Moines ? Que fait-on
de cette engeance dans le monde ? Ils ne
vont point à la guerre, ils ne font point le
commerce, ils ne se donnent point aux
fonctions du barreau, on n'en voit point à
la tête des affaires, ils ne cultivent même
ni la terre ni les arts : les rentés sont trop
riches, les mendiants sont à charge. A quoi
servent-ils donc ? Et qu'attend-on pour s'en
défaire, pour en débarrasser la société ?

Si on avoit tout dit, & si ces reproches
étoient sans réponses ; s'ils avoient même
quelque fondement, les conséquences que
l'on en tire seroient légitimes. Mais, en sup-
posant tous les Moines inutiles, avant que

de conclure leur destruction , je demande , s'ils sont donc plus inutiles que tant de personnes riches qui absorbent le travail & les sueurs des pauvres ; qu'un million de jeunes gens , des deux sexes , dévoués à servir leur mollesse , & leurs caprices ; qu'une troupe de Financiers , & cent mille hommes occupés à les représenter dans tous les passages du royaume ; qu'un million de coquines tolérées par - tout , sans autre emploi que de fournir à la débauche de tous les âges & de toutes les conditions. Comme ce n'est ici ni critique de ma part, ni reproche à personne, je n'épuiserai pas le catalogue des inutiles au sens que l'on appelle tous les Moines inutiles. Reprenons les preuves prétendues de leur inutilité. Les Moines ne vont pas à la guerre : non, mais ils y envoient des Aumôniers, quand on leur en demande ; ils fournissent les Missions étrangères des quatre parties du monde ; ce que personne ne veut faire est renvoyé aux Moines, & ils le font. Ils ne font pas le commerce. Hé ! que diroit-on d'eux , s'ils le faisoient ? Pour un qui l'a fait, il en a coûté l'existence à toute la Société. On trouveroit parmi eux des talens pour le Barreau , pour la Judicature , pour les affaires , pour la Finance , pour les Arts libéraux , &c. Mais de quel œil seroient-ils regardés , s'ils osoient s'y entremettre ? Aussi toutes ces fonctions leur sont-elles interdites par les

loix de l'Eglise, qui a droit sur leurs travaux & leurs talens , & qui ne leur permet de les consacrer qu'au bien des ames , & au soutien de la religion.

Les gens d'église & les bons chrétiens ne taxeront donc pas les Moines d'inutiles ; cette plaisante épithète , & d'autres plus cavalières , sont donc des galanteries de nos philosophes & de leurs partisans. En tout cas , les gens d'église & les bons chrétiens conviennent que si les Mendians paroissent onéreux à la société , ils rachètent bien ce léger inconvénient par les services continuels qu'ils lui rendent , & le préjugé ne tomberoit plus que sur les Religieux rentés. Il y tombe , en effet , & une partie des sages mêmes ne s'en déprend pas. On dit assez généralement , les Moines rentés sont trop riches ; & que font-ils de leurs revenus ? S'ils sont trop riches , je l'ignore ; mais ce que tout le monde sçait , c'est qu'on les a singulièrement dégraissés , c'est que les deux tiers du revenu d'une Abbaye ne font qu'une bague au doigt d'un Evêque , ou d'un simple tonsuré , qui se croit fort pauvre , tandis qu'il n'est pas plus riche que sa famille entière. Que font donc ces gras moines de leurs revenus ? Le voici : le tiers suffit pour en nourrir sept à huit , & quelquefois un plus grand nombre. Ils ne l'absorbent même pas tout : tant s'en faut. Ils en font vivre domestiques , fermiers , artisans , manœuvres , pauvres de

toute espèce. Et pourquoi n'ajouterai-je pas que les Monastères dispersés sont d'agréables campagnes pour leurs parens & amis , & d'honnêtes auberges pour les voyageurs de quelque marque , où tout est payé par un à revoir , ou un grand merci ; fort heureux quand on ne les tourne pas en ridicule pour toute reconnoissance.

Ils font tout cela du tiers de leurs revenus. N'importe , on tient au préjugé , & quoique désabusé pour le moment , on y revient. Il est passé en proverbe , que les moines sont trop gras , & qu'ils ne font rien pour gagner leur vie. Cependant ils récitent l'office divin , ils acquittent leurs fondations , ils supportent la privation des agrémens qu'ils auroient dans une ville ; ils pratiquent les trois vœux de religion ; ils observent les abstinences de leur règle & celles de l'église ; j'invite tous ceux qui comptent cela pour rien à en faire autant. Ceux qui habitent les villes ont les agrémens du séjour , mais ils se rendent utiles en d'autres manières , & ils ont d'autres fatigues. Les exercices de la vie religieuse sont plus longs & plus exacts ; quelques-uns prêchent , d'autres composent , plusieurs confessent , visitent les malades , assistent les mourans , aident de leurs conseils dans certains embarras que l'on ne confieroit pas à d'autres. Combien qui sont Curés , & en remplissent les fonctions avec honneur ?

Autre avantage que l'on ne met pas en considération , & qui en mérite beaucoup. Une famille nombreuse , avec un état honnête , & peu de fortune : perspective assez commune dans toutes les conditions ! mais perspective également triste , pour les pères & pour les enfans ! les pères & mères aiment-ils tous leurs enfans , de façon à distribuer leur mince fortune , en proportions égales ? Aucun des enfans ne se marie , parce qu'ils sont retenus par l'indigence , qui les menace : & on ne doit pas blâmer leur prévoyance. Mais si cette famille se distribue dans différens états du Clergé séculier , & régulier , & qu'elle se réduise à un , deux , & même trois héritiers , ils auront le moyen de se marier , & de faire de nouvelles familles. Voilà donc une source évidente & intarissable de population , dans le célibat même des deux Clergés & des deux sexes ; & par-là , ce n'est plus qu'un préjugé de croire que le monde se multipliera , en proportion de la diminution des Prêtres , des Religieux , & des Religieuses. Il y aura plus de célibataires , & moins de mœurs ; quelques mariages , si on le veut absolument ; mais point , ou très-peu de productions.

Quoi qu'il en soit : huit à dix Moines vivent du tiers de leurs revenus , ils en nourrissent , & ils en soldent leurs domestiques , ils en régalent les étrangers , ils s'en habillent , ils en font d'abondantes aumônes ; ils en payent

de lourdes décimes ; & malgré tout cela, ils sont trop riches. Remettons-les donc dans le monde, que chacun d'eux reprenne son patrimoine, qu'il l'unisse avec celui d'une épouse, que chacune de ces nouvelles familles exerce ses talens , selon sa fortune, telle qu'on veuille la supposer. Laissons les manœuvrer seulement pendant vingt ans , & voyons si on ne trouvera pas sept à huit mille livres de rente , entre dix de ces familles : souvent une seule les aura acquises , & davantage. Il est donc évident que ces Moines sont moins à charge à l'Etat , que s'ils étoient dans le monde , d'autant plus qu'en les supprimant, leurs biens ne rentreroient point dans le commerce, mais s'en iroient , avec les deux autres tiers , à un même Abbé Commendataire : combien de Prieurés déjà réduits , de cette sorte ?

On me répète encore : les premiers Moines travailloient de leurs mains : soit. Et ceux d'aujourd'hui n'en travaillent pas. Cela n'est pas généralement vrai ; car dans la plupart des ordres, le travail est commandé , & se pratique , à certaines heures de la journée. Dans d'autres , sans désigner d'heure particulière , pour ce travail , les Religieux travaillent à l'ordre du Supérieur , & font tout ce qui n'exige pas la main des artistes : mais qu'ils travaillent , ou qu'ils ne travaillent pas , qu'importe à leurs critiques ? Qu'en concluront-ils, pour ou contre l'utilité publique ? Nos ancêtres étoient

Laboureurs

Laboureurs , ou Marchands : qu'importe ? Ils nous ont laissé une fortune , qui nous dispense d'être l'un ou l'autre : mais nous sommes , & nous faisons autre chose. Le public auroit-il bonne grace à nous reprocher que nous ne sommes ni Laboureurs , ni Marchands ?

Qu'est-ce donc ? Qu'est-ce que le préjugé ? Il aveugle les hommes , sur leur intérêt même le plus réel : & cette malheureuse philosophie , qui nous accuse sans cesse de préjugés , ne cesse , elle-même , d'en inventer , pour imposer à ceux qui l'écoutent. Elle ne cesse de déclamer contre l'état religieux & ceux qui le professent : & pour masquer son imposture , elle en grossit les plus petits inconvéniens , sans jamais dire un mot des avantages de cet état. Qu'elle en méprise les avantages spirituels , ce seroit déjà trop. Mais qu'elle dissimule les avantages réels , très-réels & très-sensibles ; qui en reviennent à la société , aux familles & à l'Etat ; voilà évidemment l'imposture , la mauvaise foi , une transgression révoltante de cette probité tant vantée , & si mal observée. Si nous étions en pareil cas , cette courageuse philosophie n'hésiteroit pas : elle nous accuseroit de haute trahison envers le prince & la patrie. N'est-ce donc pas un avantage très-réel pour le Prince & la patrie , quand le premier trouve un moyen de plus , pour soutenir la population , & l'autre plus d'aisance pour

les familles ? Puisque je viens de démontrer que les Ordres religieux procurent l'un & l'autre, le bien public m'autorise donc à conclure, contre ceux qui les déclament. Il est peu d'anciennes familles qui n'aient eu des parens Religieux, soit dans un Ordre, soit dans un autre : en criant donc à leur destruction, qui que vous soyez, vous commettez une ingratitude. Vous devez peut-être votre fortune, peut-être même votre existence, à la profession religieuse de votre parent. C'étoit l'aîné, & votre père le cadet. Ou bien ce parent étoit fils unique ; & par sa profession religieuse, il a ouvert une bonne succession à votre père, à votre mère. Que sçais-je ? C'est enfin la retraite de ce parent, dans l'état religieux, qui a mis vos père & mère, dans le cas de s'allier & de faire une famille. Et quoiqu'actuellement dans l'abondance, qui peut vous répondre qu'un désastre, ou l'inconduite n'abaissera pas votre postérité, jusqu'à se trouver fort heureuse, s'il existe alors des états religieux, pour lui ouvrir des asyles ?

On dit encore : dans l'état religieux, on perd sa liberté. Mais vous, qui le dites, que vous importe, dès que vous n'y êtes pas, & que ceux qui y sont, ne s'en plaignent pas à vous ? Dans l'état religieux, on perd sa liberté. En parler sans connoissance, n'est-ce pas en parler témérairement ? Choisir librement un état, est-ce

donc perdre sa liberté? Vous me dites : il y en a qui se repentent , & qui voudroient pouvoir rompre leurs liens. Mais l'inconstance suit l'homme par-tout : & quel est l'état où l'on n'éprouve pas des momens d'ennui , de dégoût , de regret ? Cependant tout homme sensé prend , dans l'âge raisonnable , des engagemens d'une espèce , ou d'une autre : & comment sont regardés , dans la société , ceux qui n'en prennent aucun ? N'ont-ils pas d'ailleurs leurs désagremens , autant & plus que les autres ? Ainsi quelqu'état que l'on prenne , on lie sa liberté , dans le même sens qu'on la lie dans l'état religieux. Est-on libre dans l'épée , dans la robe , dans l'état ecclésiastique , dans le mariage , dans les conditions privées , dans les grands emplois , sur le trône même : on a par-tout des loix à suivre , qui commandent , défendent & s'opposent aux penchans naturels.

Du moins anciennement on faisoit ses vœux trop à bonne heure : on ne se connoissoit pas , on s'engageoit aveuglément. Autre préjugé philosophique ! les hommes sages & expérimentés de tous les ordres gémissent de ne pouvoir en faire sentir l'illusion. Il en est des jeunes gens , disent-ils , à-peu-près comme des jeunes plantes : on plie aisément un roseau , & il garde la tournure qu'on lui donne. Les jeunes personnes sont encore timides , & ne résistent pas : elles se prêtent aux impressions , d'autant mieux qu'elles

n'ont pas encore d'habitudes formées. Quand il seroit vrai que la raison agit moins en elles, la nature est plus souple. On peut s'engager dans le mariage, dès l'âge de douze ans, pour un sexe, & de quatorze, pour l'autre. On y suppose donc assez de connoissance pour délibérer, pour apprécier les liens, les engagements, les charges de cet état. Et on veut qu'il faille jusqu'à vingt-un ans, pour peser le joug de la vie religieuse ! c'est que l'état du mariage est selon la nature, au lieu que le célibat religieux y est opposé. Triomphante disparité ! si le consentement, que l'on donne au mariage, n'est que selon la nature, ce n'est plus un acte humain, un consentement libre, & dès-lors ce ne seroit plus un engagement irrévocable. Ce seroit marier les corps, sans marier les esprits : de tels mariages ne seroient ni Sacremens, ni contrats : ce seroient simplement des cérémonies mondaines. Et où n'irois-je pas, si je développais toutes les connoissances, qui naîtroient d'un si détestable principe ? Mais en désavouant le principe, j'en désavoue les conséquences. Il n'y a déjà eu que trop d'un *Toussaint*, pour les établir en système. Aussi ne s'avise-t-on pas d'invalider ces sortes de mariages, ni de reporter jusqu'à vingt-un ans la liberté d'en contracter d'autres. Et c'est, ce me semble, suffisamment reconnoître que toute personne est capable de consen-

tir ; & de dissentir , avant cet âge. Le charme de la fréquentation , entre de jeunes époux , quelque enchantement qu'on lui suppose , est-il toujours un remède , contre les repentirs , & les antipathies ? Tant s'en faut. Et l'on se répand en déclamations contre l'état religieux , dès que l'on voit un Religieux mécontent ! les mécontentemens y sont néanmoins beaucoup plus rares que dans les autres états , sur-tout que dans le mariage : encore une constante expérience apprend-elle que les mécontentemens religieux sont des caractères varians , incapables de s'assortir à aucun état.

Au surplus , on ne prétend point , par ces observations , critiquer la conduite des Princes , ni limiter leur pouvoir. Ils n'ont pas dérogé aux anciens réglemens de l'Eglise : mais ils ont usé du droit législatif , qui les autorise à fixer le temps , & les conditions en tous les engagements que peuvent prendre leurs sujets. Et comme les Religieux Profes se font un devoir essentiel de donner l'exemple de la soumission , ils se conforment , littéralement , au temps prescrit , pour admettre leurs prosélytes à la profession religieuse , quoiqu'en disent tous les caustiques du temps , qui ne manquent jamais quelques anecdotes malheureuses , qui les font reparoître dans tous leurs ouvrages , qui les répètent , les commentent , les habillent , les peignent , les

enluminent , pour ainsi dire , pour ne les laisser échapper à personne. Et comme tous les hommes aiment à s'amuser aux dépens d'autrui , plus le sel de la critique est acrimonieux , pourvu qu'il soit semé adroitement , plus l'Ecrivain se fait lire.

Mais si les organes des Princes leur avoient donné le change, après l'avoir pris eux-mêmes des mains de cette philosophie, toujours subtile à créer des prétextes , plus ingénieuse encore à leur donner les couleurs du bien public ; les uns & les autres auroient peut-être la bonté de ne pas s'offenser , si on prenoit la confiance de remettre sous leurs yeux des observations prises dans la nature des choses. C'est dans cette persuasion , que j'oserois leur dire, si j'avois l'honneur d'être admis à leur audience , 1°. que la matière des vœux, de la religion , de l'état monastique , n'est pas , du moins à bien des égards , de la nature des affaires civiles ; 2°. que le retranchement des Religieux , & la suppression des Ordres , n'est qu'un phosphore peint des couleurs du bien public ; 3°. que le haut Clergé ne souhaite ni l'un ni l'autre, quoiqu'il soit la seule portion de l'Etat , qui puisse y appercevoir un intérêt réel, en ce que les Prieurés , & Abbayes manquant d'habitans, tout leur produit céderoit aux Titulaires ; 4°. que les différens Ordres offrent , à toutes les familles peu fortunées & nombreuses , des ayles honnêtes , qui

déchargent en même-temps & ces familles & l'état, d'un nombre plus ou moins considérable de gens, qui deviendroient probablement mauvais sujets, par désœuvrement : l'expérience n'en dit que trop là-dessus ; 5°. que l'état religieux favorise visiblement la population, en ce qu'une partie de la famille venant à s'y retirer, le reste des enfans a le moyen de s'établir, au lieu que demeurant tous dans le monde, tous demeurent célibataires, à défaut de fortune ; 6°. que les Ordres ont, de tous les temps, cultivé les lettres, composé des ouvrages intéressans, conservé les ouvrages anciens, jusqu'à l'époque de l'impression ; élevé & instruit la jeunesse, rétabli les mœurs, soutenu la Religion, entretenu la subordination aux Souverains, par leurs exemples, leurs discours, & leurs écrits ; fait la gloire de l'église, pendant bien des siècles ; puisqu'ils fournissoient, presque seuls, les Evêques, les Cardinaux, les Papes & que plus d'une fois on a vu des Moines, à la tête du Ministère, faire face à tout, remettre l'ordre par-tout, rétablir la dépendance au dedans, & la terreur au dehors ; 7°. que l'univers entier est l'écho de ce que lui ont dit dans tous les temps les Religieux pour l'éloigner du mal, & le ramener au bien ; 8°. que l'on cherche les Chrétiens, dans quelque partie de la terre qu'ils soient : qu'on les interroge. Où sont vos Missionnaires, & qui sont-ils ? Ce

font des Religieux. Ou ils prient , ou ils nous instruisent , ou ils visitent nos malades , ou ils enterrent nos morts : & l'arrondissement de leur ministère n'est pas , comme en Europe , d'une demi-lieue ; ou de trois quarts de lieue. Les moindres sont de cinq à six lieues : quelques-uns vont jusqu'à neuf & dix ; 9°. qu'en Europe les Ecclésiastiques occupent tous les postes , & que les Religieux n'y ont que la permission de leur rendre service , quand ils les appellent , de travailler en sous-ordre , avec une juridiction précaire , toujours révocable , toujours restreinte plus ou moins ; 10°. que tout ce qui compose le Clergé séculier , n'a point renoncé à la chair & au sang , comme les Réguliers ; que le Prélat , auquel ils vouent obéissance , ne les admet que pour cultiver sa vigne , c'est-à-dire , que pour travailler dans le diocèse ; 11°. que la charge de pourvoir les insulaires , & généralement tout ce qui est au-delà des mers , retombe au souverain Pontife ; qu'il n'a que les Réguliers à ses ordres ; que s'il perd cette ressource ; père infortuné , ses enfans , sur-tout ceux qui sont dispersés , lui demanderont le pain de vie , l'instruction , l'Eucharistie , la Pénitence , généralement tous les secours nécessaires au salut ; que ne pouvant les leur administrer par lui-même , il sera réduit à gémir inutilement , n'ayant plus de ces hommes courageux & charitables , à leur envoyer ; 12°.

qu'au lieu de menacer de suppression les Ordres religieux, spécialement ceux que l'on voit habituellement disposés à faire ce qu'on leur demande, communément ce que personne ne veut faire, jusqu'à s'expatrier, & aller au-delà des mers, chercher une besogne difficile, périlleuse, stérile; le zèle de la Religion, & la charité fraternelle demanderoient, que les puissances ecclésiastiques & séculières fussent d'accord, pour les soutenir, les encourager, en favoriser la repopulation, après dénombrement & reconnaissance faite de ce qu'il en reste & de ce qu'il en faut, pour trouver parmi eux à l'avenir, comme par le passé, des ressources de toute espèce, dans les cas prévus & non prévus.

Qu'importe, après tout, à chaque Religieux particulier, que leurs Ordres respectifs se raffermissent sur leurs anciens fondemens, ou que l'esprit philosophique redouble d'efforts, pour précipiter leur chute? Ce sont des hommes; tant qu'ils ne sont pas coupables aux yeux de la loi & de ses équitables dépositaires, ils ont droit comme tout autre, à la terre qui les supporte. Ce sont des citoyens, tirés de leur état; la société leur ouvrirait son sein & les y recevrait, pour les voir végéter, à l'aide de leur pension, ou de leurs talens, & de leur travail. Europe! ne m'accuse pas de te donner le défi par ces dernières réflexions: c'est que c'est moins ici la cause

des Réguliers, que celle de l'humanité, & de la religion tout ensemble. Je le répète : la Religion n'est point identifiée, avec le monachisme. Mais tu tiens, en tes mains, la consolation, & même le salut d'une partie de tes habitans, qui donnent leur confiance à ces hommes, dont le sort paroît toujours flottant, & plus encore la consolation & le salut des Chrétiens dispersés parmi les hérétiques & les infidèles. Tu les tiens en tes mains, & tu menaces de les enfouir. J'ai laissé dormir cette cause importante, pour donner à l'enthousiasme le temps de se refroidir, dans l'espérance qu'après l'orage, nous retrouverions le calme. Par combien d'événemens, la Providence nous l'a-t-elle rendu ? O Europe, aide-nous donc à l'en bénir, & daigne me pardonner, si j'en appelle de toi, à toi-même, dans la ferme persuasion que ta sensibilité naturelle t'a déjà rendu, pour le Clergé régulier, tes anciens sentimens !

*LETTRE d'un Philosophe à son ami,
sur la décadence de l'Etat monastique.*

LORSQUE je vous sondai, pour la première fois, sur votre façon de penser, sur l'état monastique, vous me parûtes irrésolu, vous n'osâtes prendre le parti de ces hommes extraordinaires : vous n'osâtes les condamner. Je m'en tins là, pour cette fois, parce que je craignis, moi-même, de vous

déplaîre, en vous disant ouvertement ce que j'en pensois. Mais vous connoissant très-versé dans la philosophie , & en état d'apprécier tout ce qui peut en avancer ou reculer les progrès, je me flattai que votre irrésolution ne dureroit pas, que sans doute vous adopteriez le parti de la suppression & que vous ne négligeriez rien pour en faire accélérer l'exécution, dès qu'une fois vous vous seriez occupé des raisons qui l'exigent.

Ces hommes, tout inutiles qu'ils peuvent être, ont encore des partisans. Chacun d'eux a sa parenté : elle est plus ou moins nombreuse, plus ou moins riche, plus ou moins établie dans les emplois de la société : les uns simples artistes, les autres cultivateurs ; ceux-ci dans le commerce, ceux-là dans la finance, plusieurs dans les bureaux ou dans le grade, quelques-uns dans la judicature, & d'autres dans l'épée. Ils ont assez généralement l'estime du peuple, & sa confiance, pour les instructions publiques, pour la confession, pour la visite des malades, pour des services de charité, pour des aumônes même ; car on ne peut disconvenir qu'ils en font chacun en son endroit. Il n'y a pas jusqu'aux mendiants, qui n'en fassent. Ils tiennent au haut Clergé, les uns par les services qu'ils rendent aux Diocèses, les autres par les grands revenus que perçoivent nos seigneurs Evêques, & autres Commendataires, sur leurs Prieurés

& Abbayes, dont les Moines, on ne peut le dissimuler, ne sont exactement que les fermiers, fermiers dans toute la rigueur du terme.

Mais leurs parens, témoins du discrédit de tous les Moines, commencent à les méconnoître, ou à dire que peu les importe quel sort on leur fasse, que c'est une race d'hommes uniquement bons pour eux-mêmes, inutiles au public, & à charge aux familles, qu'ainsi leur réforme, leur suppression ou leur décadence, leur sont également indifférentes. La confiance dont ils jouissoient dans le public, diminue sensiblement, parce que nos Livres sement peu-à-peu des doutes sur la Religion; ces doutes encouragent l'indépendance, l'indépendance favorise les passions, & les passions conduisent au dégoût de la Parole de Dieu, des Sacremens, des Offices publics, de la Prière même. Ah ! mon cher ami ! combien je connois de personnes, qui fréquentoient autrefois ces Moines, qui les honoroient, qui leur avoient remis leur conduite intérieure & extérieure, qui ne les voient plus aujourd'hui, qui déclament contre eux, qui disent ouvertement que leur direction est d'une gêne étonnante, parce qu'ils mettent des entraves à tous les penchans ! Les riches achètent nos livres, les lisent, en raisonnent à table & dans les compagnies. Les enfans écoutent ces discours attentivement ; ils en sont enchantés :

mais il faut avoir ces livres pour les lire ; les méditer , en savourer les flatteuses maximes ; ils tâchent donc de les avoir : souvent on les prévient , parce qu'il faut tout sçavoir , dit-on , & on les admire , quand ils rendent bien ce qu'ils ont lu ; ou si des pères & mères pusillanimes les tiennent sous clef , la jeunesse est industrieuse , sur-tout pour ce qui favorise ses premières inclinations. Ainsi , de façon ou d'autre , dès que des jeunes gens ont une idée de livres semblables , ils se les procurent , ils les lisent , les relisent , les dévorent. Et quel charme pour eux ! Avides du plaisir & de ce qui l'autorise , ils sentent la crainte se dissiper , les remords s'évanouir , à mesure qu'ils saisissent mieux l'esprit de nos maximes , parce qu'il leur semble éprouver un accord flatteur entre ces maximes & leurs penchans ; ils les opposent aux cris de la conscience , & si elle ne cesse pas de crier , du moins on la néglige , on ne l'écoute plus. Les jeunes gens en sont déjà là , que les pères & mères ne s'en doutent pas ; ils les croient encore dans la simplicité & l'innocence , tandis qu'ils ont déjà mordu à la pomme d'Adam : ils sont déjà libertins , & ils sçavent toutes les raisons spécieuses dont on peut colorer le libertinage. Tels sont les premiers effets de notre philosophie : tels sont nos premiers triomphes. Hé , que ne nous promettent-ils pas pour la suite ? Nous sommes comme

assurés que tous ces jeunes gens mépriseront les Moines, dédaigneront leurs avis, leurs discours, leurs instructions, jusqu'à leurs habillemens : ils enchériront sur leurs pères & mères. Ils ne seront pas obligés, comme eux, de se dépouiller des principes de la Religion & des mœurs, que nous leur présentons comme autant de préjugés ; imbus de nos maximes, dès le moment critique qui lie l'enfance avec l'adolescence, épris dès-lors du charme de cet âge, qui devient bientôt une ivresse habituelle, qu'auront-ils à surmonter pour s'y affermir ? Quelques lueurs de la loi naturelle, quelques retours involontaires sur eux-mêmes, quelques inquiétudes de l'ame, car on en a, sur-tout à cet âge ; & la conscience lutte encore long-temps contre le crime : quoique souvent méprisée, elle revient à la charge, elle se rebute difficilement. Mais nous opposons à ces retours, à ces efforts de la conscience, une supercherie, dont la jeunesse ne se défie pas, & dont elle seroit fâchée d'être désabusée ; nous lui faisons entendre que ces retours, ces remords sont des illusions passagères, des momens de mélancolie, des dégoûts accidentels de leurs plaisirs les plus piquants, comme on en éprouve quelquefois des mets les plus exquis. Nous réduisons toute la morale à la probité & à la bienfaisance dont nous n'expliquons ni l'étendue, ni les droits ; sauf à eux de

les expliquer , de les pratiquer comme ils trouveront convenir , selon les cas & les circonstances , pourvu que ce ne soit pas à leur détriment ; parce qu'après tout , nous rebuterions tout le monde , si nous ne laissons pas à la société une superficie , une nuance de vertu , si nous bravions jusqu'aux loix de l'humanité. On diroit alors que , sous prétexte de désabuser les hommes , nous en faisons des monstres , qui ne s'aimeront point les uns les autres , qui se craindront mutuellement , & qui ne se rendront service qu'avec de honteux retours sur eux-mêmes. On nous reprocheroit d'établir l'égoïsme le plus pernicieux , lors même que nous faisons semblant de le combattre : c'est en effet ce que débitent déjà les Prêtres & les Moines , par-tout où ils peuvent , par-tout où ils sont reçus , par-tout où on veut les entendre ; sermons , conversations , brochures , réfutations imprimées , ou autrement. Ils ne cessent de nous traiter d'Egoïstes ; ils nous opposent leur Ecriture sainte , les Livres de leurs SS. Pères , les décisions de leurs Conciles , leurs pratiques de religion. Mais , pour décréditer ces respectables monumens de l'ancienne croyance & des bonnes mœurs , nous avons soin d'insérer dans nos livres & dans nos conversations , que dans tous les siècles , & chez tous les peuples , les gens qui se sont ingérés à instruire , à conduire les autres , ont toujours eu un intérêt particulier à faire croire que les Dieux leur révè-

loient des secrets, & leur laissoient la liberté d'en communiquer ce qu'ils voudroient comme ils voudroient & quand ils voudroient, dans le sens naturel, historique, littéral ou figuré, comme bon leur sembleroit; & nous ne manquons pas d'ajouter que tout cela ne leur a toujours que trop bien réussi pour captiver les peuples, & s'assurer leur confiance.

Comme cette façon d'envisager tout ce qui constitue & qui assortit la Religion chrétienne, affranchit tout-à-coup de la contrainte de toutes les loix, & du reproche de tous les Législateurs, nous sommes presque assurés du succès de nos déclamations. Mais aussi, lorsque les Prêtres & les Moines déclament, à leur tour, contre nos systèmes, lorsqu'ils analysent notre loi naturelle, lorsqu'ils passent & refassent nos principes, si aisés à expliquer, & si conformes à la nature; lorsqu'ils réduisent à la juste valeur cette probité & cette bienfaisance, dont nous faisons grand étalage, que tirent-ils de tout cela? un plat égoïsme, un vil amour de nous-mêmes. Je le dis en gémissant; & vous ne le lirez qu'à regret, par ces discussions, ces implacables ennemis nous portent de terribles coups; & voici ce qui rend si lents les progrès de notre philosophie. Quelques-uns de ceux qui l'avoient adoptée, se rétractent. Plusieurs qui font un parallèle de leurs raisonnemens & des nôtres, à moins que les passions ne s'en mêlent, haussent les épaules en nous lisant

lisant , & concluent toujours contre nous. Ah ! tant que nos Lecteurs n'ont pas la curiosité de lire les nouveaux Ouvrages de ces Prêtres & de ces Moines , à la vérité , il y en a qui chancelent long-temps ; mais ils finissent par être Philosophes : (on sçait dans le monde ce que cela veut dire.) Si , au contraire , ils le lisent , sur-tout s'ils le comprennent avant que de se livrer à nous , nous sommes assurés de ne les avoir jamais dans nos intérêts ; & quand même ils y seroient déjà , ils s'en retirent. Oui , ces Cafards , non-seulement arrêtent nos conquêtes dans bien des cas , & dans d'autres ils nous les dérobent. Notre grande ressource , est donc de les décrier : & plutôt à Dieu que l'on eût continué ! on seroit venu à bout de s'en défaire ; on auroit épuisé enfin cette sentine de tracassiers.

Il est vrai que nous y avons donné occasion , les uns plus , les autres moins. L'Ouvrage d'Helvétius est vraiment un chef-d'œuvre de la philosophie moderne ; on peut le regarder comme le point d'appui de nos différens systèmes , & je conviens qu'il a bien ébranlé l'univers littéraire , social & moral. Il a ébranlé l'univers littéraire , en faisant tomber le goût des bonnes études. Jeunes & vieux , grands & petits , hommes & femmes , filles & garçons , tout le monde veut lire nos ouvrages , & on se croit sçavant quand on les a lus , de façon que l'on n'a plus de goût pour les autres lectures. Il

n'y a pas jusqu'aux domestiques qui ne les connoissent ; il en est qui ne sçavent pas lire , & qui les citent , parce qu'ils les entendent citer à leurs maîtres ; ils en retiennent les noms , quelques propos isolés , & à propos , ou hors de propos , ils les rapportent , pour avoir un ton parmi leurs camarades. Ceux-ci ripostent par ce qu'ils en sçavent aussi ; la dispute s'échauffe , & les servantes , qui ne sçavent encore que faire l'amour avec eux , trouvent , les uns & les autres , des hommes admirables.

Oui , Monsieur , les cuisines , les antichambres retentissent du nom de nos livres & des maximes qu'ils renferment. Et ce qui est fort amusant , c'est que tous ces gens-là se disent Philosophes , & prennent un air dédaigneux à l'égard des Prêtres & des Moines.

Helvétius n'a pas moins ébranlé l'univers social , par la facilité qu'il a donnée à tout le monde d'interpréter toutes les loix , de régler sa conscience & sa conduite. *La conservation personnelle* , principe unique pour tous les cas possibles. *L'amour du plaisir & la crainte de la douleur* , étendue du principe , & manière d'en faire l'application. C'est-à-dire , qu'au sens d'Helvétius , tout ce qui présente de la peine , autorise à s'en défendre , & à prendre toutes les précautions possibles pour s'en préserver. Si le prochain souffre de l'un ou de l'autre , tant pis pour lui. *La conservation personnelle*

autorise tout ce qui contribue au bien de l'individu ; mais où sont les cas d'observer la probité ? toutes les fois qu'il ne nous revient aucun avantage de nuire au prochain , nous ne devons pas lui nuire. Et les cas de pratiquer la bienfaisance ? Nous devons l'obliger toutes les fois qu'on nous en fournit l'occasion , pourvu qu'il ne nous en coûte ni bien , ni satisfaction personnelle. Entre vous & moi , Monsieur , peut-on un égoïsme plus complet , & en même-temps plus révoltant ? Aussi ne puis-je disconvenir , avec vous , qu'Helvétius a ébranlé , non-seulement l'univers littéraire & social , mais encore & beaucoup plus l'univers moral ; car on pourroit dire qu'il l'a renversé de fond en comble , puisqu'il a ôté au crime sa honte , & à la vertu sa gloire ; puisqu'aux anciennes bienséances il a substitué l'usage de ne se gêner sur rien , & que , pour toute règle de mœurs , il a conseillé la modération dans les plaisirs , plus difficile , peut-être , que l'abstinence entière ; tandis que néanmoins leur excès conduit à la langueur , & communément abrège les jours.

La faute d'Helvétius n'est donc pas d'avoir eu trop de zèle , pour le nouveau système , mais de s'être expliqué trop ouvertement. Il a voulu , comme un torrent , enlever tout-à-coup tout le monde à ses anciens sentimens , à ses anciennes pratiques , rompre les digues , inonder tous les districts

de la religion , & sur une nouvelle surface , établir la nouvelle croyance. L'enthousiasme étoit beau : & l'on ne peut trop y applaudir : sans quelques cagots de Prêtres & de Moines, venus à la traverse , c'en étoit fait de l'ancienne religion , dans toute la France d'abord , puis après dans toute l'Europe , & ensuite dans l'univers entier. Il ne s'agissoit , pour étendre promptement le système , que de faire des versions d'Helvétius , en toutes les langues. Arrivoient après lui , & coup sur coup , tous nos autres ouvrages , pour soutenir les uns , pour encourager les autres , pour tirer des chancelans de leurs doutes , pour applanir enfin , à tout le monde , le vaste champ que nous avions ouvert. Le coup fut bien porté ; la secousse eut tout son effet : l'ébranlement se fit sentir , de proche en proche : & nous vîmes le moment où la révolution alloit être complète.

Mais l'alarme prit tout-à-coup les Prêtres & les Moines. (Disons cependant la vérité : nous avons parmi eux des partisans , & même en assez bon nombre. Comme ils ont quelque intérêt à ne pas se montrer à découvert , à raison de leur état , ils sont communément plus discrets que nous autres , ils ne dévoilent pas nos mystères à contre-temps. Aussi zélés qu'aucun de nous , pour faire des prosélytes , ils n'en manquent pas les occasions ; mais ils tâtent leur monde , avant que de s'ouvrir. Si un premier pro-

pos est bien reçu , ils en avancent un second , un troisième , &c. S'apperçoivent-ils que l'on s'éfarouche ? ils s'arrêtent : quelquefois ils tournent leurs propos en plaisanteries , & d'autres fois ils les interprètent , pour écarter des soupçons qui leur seroient défavantageux.) Mais en général , soit raison d'état , soit motif d'intérêt , soit vrai zèle de la religion , le grand nombre des uns & des autres crient au renversement , déclamation de paroles & par écrits. Ils nous accusent de cet égoïsme que tout homme détecte , & qui consiste à n'aimer que soi-même , au mépris de tout le reste. Ils assurent tout le monde que nous n'avons que dans la bouche la probité & la bienfaisance , & que s'il nous en échappe quelques traits , c'est pour nous procurer du plaisir ou de l'avantage , quelquefois même pour couvrir quelque projet funeste. A les entendre , l'humanité n'a point de plus grands ennemis que les Philosophes : ils nous représentent comme brisans tous les nœuds de la Société : & la raison qu'ils en donnent , c'est qu'ils nous accusent de ne laisser subsister aucune espèce de religion , aucune loi , pour le présent , aucune espérance pour l'avenir ; d'où ils poursuivent ainsi leur raisonnement. Les hommes n'ayant plus rien qui les tienne unis , plus rien qui menace les méchans , plus rien qui encourage les vertueux , il est de toute notoriété que l'humanité sera en bute à toutes les passions , &

que, quand même les hommes s'efforceroient de s'accorder, leur accord ne seroit qu'apparent, leur liaison que simulée ou momentanée, parce que les passions ne s'accorderont jamais, & que la rupture éclatera toutes les fois qu'un homme voudra une chose, & que son associé ou son concurrent ne la voudra pas, ou voudra le contraire, fondés tous les deux sur notre principe général, que chaque particulier doit se préférer à tous autres, se préserver de toute peine, s'assurer toute espèce de plaisir, même au détriment d'un autre, parce que la probité & la bienfaisance n'ont jamais lieu dans la concurrence du moi au toi.

Il y en a même de ces Prêtres & de ces Moines qui sont tellement enracinés dans la vieille doctrine, que sans avoir rien à perdre ni à gagner, ils prennent parti contre nous, ils se déclarent nos ennemis jurés, ils nous décrient en particulier & en public, dans les conversations, dans les instructions, par-tout. Tous ne sont pas capables de démasquer nos maximes, de décomposer notre système, d'en dépecer jusqu'aux idées complexes, pour mettre à découvert tous nos équivoques, & ne nous laisser aucun faux-fuyant. Et ceux qui en sont capables, ne sont pas ceux qui font le plus de bruit; ce sont néanmoins les plus redoutables; les déclamateurs font une sensation passagère sur ceux qui les écoutent; mais les Annalistes de nos Livres en montrent le

faux , le foible , le venin , car ils nous traitent d'impofteurs , & ils montrent en quoi nous le fommes. Ils nous accusent de foibleffe dans nos raifonnemens ; & fous leurs plumes , ou feulement dans leurs difcours , nos plus brillantes raifons s'en vont en fumée. Ils nous préfentent comme des araignées qui s'enveloppent de leur toile pour y prendre les mouches , comme des ferpens qui bordent les chemins pour furprendre les paffans , comme des traîtres qui enchantent les avenues du précipice , où ils attirent les indiscrets : & ils montrent nos pièges , ils les font toucher au doigt. Nos dupes fe reconnoiffent à ce qu'ils en difent , & nous y reconnoiffent nous-mêmes. Alors , il faut en convenir , nous fommes bien embarraffés ; ne pas répondre , c'eft s'avouer vaincus : répondre des chofes triviales ou contradictoires , c'eft s'enfermer de plus en plus , & donner de nouvelles armes à fes adverfaires ; au lieu de réfoudre leurs difficultés , & d'opposer à leurs raifons des raifons plus fortes , au moins équivalentes , c'eft abboyer fon vainqueur en perdant fon procès. Voilà à peu près où nous en fommes réduits , lorsqu'on nous attaque de front. J'en rougis , Monsieur , en vous écrivant , & je vous jure que j'ai pâli plus d'une fois ; en bonne compagnie , quand on m'a reproché tantôt que nous n'avons point de fyftême , puisque nous ne fommes pas

d'accord entre nous autres , tantôt que nous déshonorons le nom de Philosophes , puisqu'au lieu d'aimer & de professer la sagesse , nous décrions & nous dégradons les mœurs , tantôt que nous ne sommes que des calomniateurs , puisque nous imputons à la religion & à ses soutiens , des sentimens & des désordres que nous ne prouvons pas , tantôt de téméraires ignorans , puisqu'on nous surprend à des contradictions continuelles , & qu'au lieu de les résoudre , nous en commettons d'autres , &c. &c. &c. Oui ; je sens mon foible , & celui de mes confreres ; nous sommes bons à l'attaque , mais nous ne valons rien à la défense , ou plutôt nous ne sommes pas propres à une bataille rangée , à une dispute méthodique , parce que nous n'entendons pas l'ergot de l'école. Nous nous entendons à donner du ridicule à tout ce qui donne de la contrainte ; nos plaisanteries ont un sel bien agréable pour ceux qu'elles amusent ; mais pour des raisons , perd son temps qui nous en demande. Tandis que nous nous bornons à dire d'une part , que l'homme est quelque chose de trop vil , pour être ou pour avoir jamais été en relation avec l'Être suprême ; le peuple nous écoute & nous applaudit , parce qu'en effet il n'a jamais vu ce souverain Être , & qu'il ne se forme point d'idée de la correspondance des hommes avec lui. De l'autre part , nous sommes encore

plus généralement écoutés & applaudis, lorsque nous disons que Dieu connoit trop la foiblesse de l'homme, pour s'irriter de ce qu'il lui voit faire, & que nos penchans étant son ouvrage, il ne peut jamais nous en punir ; alors c'est prendre les hommes par leur foible ; il en est peu qui y résistent.

Mais je vois venir à la traverse, un Prêtre ou un Moine ; & quelle crise ne nous donnera-t-il pas, s'il nous prend à partie, & qu'il nous dise d'abord que nous sommes des téméraires, de donner pour de bonnes raisons de foibles conjectures dictées par l'intérêt que prend la nature à tout ce qui peut la satisfaire, sans examiner si l'homme tout entier n'a pas un intérêt plus grand à croire, & que Dieu lui a parlé & qu'il peut le punir comme il peut le récompenser ; à chercher ensuite s'il lui a parlé réellement ; pour se convaincre qu'il ne peut point avoir promis de récompense sans avoir, en même temps, menacé de châtiment. Si ce Prêtre ou ce Moine établit ce raisonnement sur de solides fondemens, il le fera, s'il sçait son métier. Quelle foule de conséquences va-t-il en tirer dont il nous accablera, sans que nous puissions en réfuter une seule ? Il en conclura la révélation contre Rousseau, l'immortalité de l'ame contre Helvétius, la distinction des substances contre Spinoza, la liaison intime d'un esprit & d'un corps

pour chaque homme particulier contre la Métrie, la création de l'univers & de tout ce qui l'assortit contre le système de la nature ; la nécessité & l'unité de la Religion contre Voltaire , (il a fait jouer toutes les Religions sur le théâtre) le culte Divin & l'usage des Sacremens contre tous les Philosophes célèbres ou ignorés , ainsi que tous les articles du Décalogue.

Et de-là, Monsieur, de-là s'ensuivra encore l'autorité de l'Eglise, que nous avons tâché d'étouffer sous ses ruines ; le rétablissement des mœurs, auxquelles nous n'avons cessé & nous ne cessons encore de faire une guerre si cruelle ; l'authenticité de l'ancien & du nouveau Testament, que nous avons fait envisager comme d'ingénieuses fictions.

Reviendra ensuite la Tradition divine, apostolique, ecclésiastique ; & pour appuyer ces différentes Traditions, ce Prêtre ou ce Moine appellera à son secours les Saints Pères, comme autant de témoins irréfragables, & tous les Conciles, dont il fera revivre l'autorité, par la nécessité indispensable d'avoir un Tribunal souverain, pour juger en dernier ressort les difficultés nées & à naître sur la foi & les mœurs, & régler, selon l'exigence des cas, la discipline ecclésiastique, & les cérémonies du culte divin.

Qu'arrivera-t-il de tout cela ? Que la magie de nos maximes n'enchantera plus

que quelques débauchés, qui chercheront moins à s'instruire qu'à s'autoriser dans leurs dérèglemens, qu'à les colorer par quelques apparences de raison. Mais le déluge dans lequel nous avons cru noyer le Christianisme, & toute autorité légitime, ce déluge s'évaporerà ; & on verra ce Christianisme en sortir aussi pur qu'il sortit de son berceau même, en sortir avec ce nouvel éclat qui semble accompagner le soleil au sortir d'un nuage fort étendu & fort épais. C'est l'espoir dont se flattent le Prêtre, le Moine & le Chrétien zélé ; par-là même, c'est ma crainte & mon souci.

A propos d'autorité légitime : nos Philosophes ont été assez généralement prudents sur ce point ; ils ne l'ont ni attaqué, ni défendu, ni expliqué, ni prouvé. Ils ont dissimulé ; interrogés même, ils n'ont pas répondu sur cet article ; & par cette discrétion, ils ont toujours mis le Souverain & ses conseils dans le cas de ne prendre aucun ombrage de nos ouvrages, & de ne les regarder que comme des disputes d'Ecole, dont tout l'effet est de jeter de la rumeur parmi les sçavans ; on leur a même fait entendre que c'étoit un moyen d'entretenir le goût de la littérature, de donner de l'effort aux talens, & du progrès aux sciences. Mais les Prêtres & les Moines, un peu plus lettrés que le commun, n'ont pas laissé dormir le serpent

sous l'herbe ; ils lui ont donné la chasse ; & je crains que tôt ou tard, ils ne décident le Souverain à la lui donner lui-même. Un de nos Achilles, le courageux Jean de Prades, fut bien obligé de la prendre, au sortir de cette thèse fameuse qui manqua de le conduire au poteau ou dans un cachot, pour y professer aux rats ses maximes téméraires. Ces importuns Écrivains n'ont pas besoin de rien mettre du leur, pour nous accuser auprès des souverains : nous y accuser, c'est nous y convaincre, non-seulement d'irrégion, mais encore d'esprit d'indépendance & de révolte, le cas arrivant. Ils n'ont qu'à mettre sous les yeux du Prince le contrat social, pour lui faire comprendre que dans les principes de l'Auteur, l'autorité de ce Prince est plus précaire que celle d'aucun de ses Ministres, puisqu'il n'y est regardé que comme le dépositaire & le premier sujet de la loi, qui le déjette de son dépôt dès la première transgression qu'il en fait. Qu'ils expliquent à ce Prince nos sentimens communs, consignés dans le matérialiste Helvétius, ils lui feront aisément sentir ce que l'on doit penser, espérer ou craindre de gens qui ne reconnoissent un Dieu que pour lui refuser toute espèce de culte, & le défier de leur faire des loix, qui se regardent comme des portions de matières, mieux organisées à la vérité que les autres êtres, mais sujettes comme eux à leur dissolution totale,

n'ayant , par conséquent , leur fin dernière qu'en elles-mêmes ; & par une autre conséquence , d'autre enfer à craindre que les peines de cette vie , & d'autre Paradis à espérer que les plaisirs de ce monde.

Tout Prêtre & tout Moine qui sçait lire , ne peut ignorer que ce sont-là des sentimens communs de notre parti , puisque quelques-uns de nos Ecrivains ont eu l'imprudence d'insérer dans leurs Ouvrages , que tout homme sensé doit , de sang froid , & de gaieté de cœur , finir sa carrière , par une mort violente , toutes les fois que la somme de ses maux l'emporte sur celle de ses biens , biens & maux physiques , bien entendu , puisque nous n'en reconnoissons point d'autres que ceux-là. Ce sont-là des mystères qu'il ne falloit communiquer que de bouche en bouche ; car toute secte a les siens , & nous aurions toujours eu la satisfaction d'en voir les effets , par les suicides qui se seroient multipliés dans toutes les conditions. N'avez-vous pas eu , comme moi , Monsieur , cette satisfaction pendant quelques années , ces belles années que nous pourrions appeller la ferveur de notre incrédulité ? Les suicides se répétoient souvent : on les portoit sur les nouvelles publiques : le bruit s'en répandoit par-tout. Encore un peu , & on auroit chanté les faits de ces espèces de héros. Ah ! Monsieur , l'Eglise rend un culte aux premiers chrétiens qui se laissoient tuer plutôt que de renon-

cer leur religion , & leur Dieu , & nos Sectateurs commençoient à se tuer eux-mêmes : cela prouve bien un autre courage ; & qui sçait si la suite n'en eût pas fait des Dieux ? Ce qui se fit jadis peut se faire encore.

Mais les Prêtres & les Moines ont bien interprété autrement notre système du suicide : & cela peut nous porter un grand coup. Si les élèves de la Philosophie moderne se tuent eux-mêmes par principe de philosophie , ont-ils dit , n'arrivera-t-il point , n'est-il déjà point arrivé qu'ils en ont tué d'autres par le même principe ? Dans tous les cas où ils croiront qu'un autre homme est un obstacle à leur bonheur , ou la source de leur disgrâce , n'aimeront-ils pas mieux le tuer que de se tuer eux-mêmes ? Ne sera-ce pas , pour eux , le cas de dire : j'ai droit à tous moyens praticables pour me procurer du plaisir , pour me rendre la vie agréable ; & puisque ce voisin , ce compétiteur , ce chef , ce père , cette mère , ce Roi même , y forment un obstacle , si je ne puis m'en débarrasser qu'en leur ôtant la vie : en leur ôtant la vie , j'use de mon droit , comme j'en use en détournant de mon chemin une pierre ou un bois qui m'empêchent d'aller où j'ai dirigé mes pas ; & bien-loin de m'en repentir , je m'en féliciterai , je m'en applaudirai comme d'une bonne œuvre. A plus forte raison aurai-je lieu de me féliciter de mon homicide , de mon fraticide , de mon parricide , de mon

régicide , dès que les uns ou les autres sont la source de mes disgraces ; car je me tuerois moi-même , si je n'avois d'autre moyen que le suicide pour m'en délivrer ; mais entre la mort d'un autre & la mienne , il n'y a pas à balancer ; c'est le droit naturel qui le décide ainsi.

Tel est , Monsieur , le commentaire effrayant que font les Prêtres & les Moines de nos maximes : & que pourrions-nous y opposer ? Hélas ! ce sont les textes mêmes formels ou équivalens de la plupart de nos Auteurs. Ces dangereux accusateurs nous chargent encore d'autres reproches , pour prouver que tout n'est pas dans nos Livres , tout détestables qu'ils sont à leurs yeux : ils ajoutent que nous avons certains secrets qui ne se communiquent que de parole , & jamais par écrit , pour couvrir nos projets pervers , pour attirer nos victimes dans nos pièges , pour les perdre , souvent sans qu'ils s'en doutent. Les Philosophes , disent-ils de nous , affectent les vertus sociales : ils sont doux , affables , prévenans ; mais étudiez leur physionomie à chaque visite que vous leur faites : vous leur avez plu vingt fois ; vingt fois vous avez éprouvé leur affabilité. Si la vingt-unième fois votre visite leur déplaît , si vous commencez à les ombrager , s'ils vous soupçonnent de leur nuire , ce n'est ni à la parole , ni aux manières , que vous pourrez le remarquer : l'affabilité est le masque ou l'écorce du système. Mais la

physionomie déceale les vrais sentimens : elle trahit les plus politiques. Dès qu'elle ne sera plus la même , défiez-vous des paroles. C'est à ce moment que l'égoïsme se réveille & médite les moyens de vous desservir auprès de votre Mécène , ou de vous procurer une humiliation imprévue , ou peut-être de susciter le coup fatal à vos jours.

Comme c'est là l'esprit de notre philosophie , & qu'on l'y découvre à mesure qu'on lit nos ouvrages , ceux des Prêtres & des Moines feront tomber notre crédit , peut-être plus rapidement qu'il ne s'est accru ; ils nous feront regarder comme des maîtres d'une philosophie détestable , comme des professeurs dangereux dans l'art de se nuire les uns aux autres , comme des pestes publiques , comme des monstres. Ils n'oublieront rien , ces fléaux impitoyables de notre philosophie , pour faire parvenir leurs cris & leurs ouvrages jusqu'aux pieds des trônes , pour en occuper les Souverains : Ils les avertiront d'ouvrir les yeux sur notre conduite , & sur le bouleversement que nous occasionnons dans les sentimens , dans les mœurs , dans les vertus sociales & politiques , sans parler des vertus chrétiennes , qu'ils nous accusent assez de proscrire , & de gâter les esprits par de faux raisonnemens , ainsi que les cœurs , par des sentimens inouis. Princes ! daignez vous souvenir , leur diront-ils , que la philosophie moderne eût , dans

dans ses commencemens, l'adresse de faire soupçonner de régicide, un certain corps, d'ailleurs utile à la société, tant par le nombre de ses sujets, que par leur activité & leurs talens : pour s'être prêtés, trop facilement, aux entreprises spécieuses de quelques Puissances, quelques-uns d'entre eux, se sont rendus coupables : & l'envie recueillant ces anecdotes scandaleuses, a tant philosophé là-dessus, que la note en est restée sur tout le Corps, qu'on l'a cru indigne de subsister plus long-temps, & que, pour ne le plus craindre, on l'a dissous. Qu'y avoit-il cependant dans la conduite & dans les écrits de ce Corps proscrit, qui approchât de la conduite & des écrits des Philosophes modernes ? Ses Théologiens ont-ils enseigné la matérialité de nos ames ? Ont-ils fait des traités de l'homme machine ? Ont-ils foulé aux pieds, & tourné en plaisanteries toutes les pratiques de religion ? Trouve-t-on dans leurs ouvrages des systèmes Epicuriens, sur la création & sur les mœurs ? Ont-ils dit ou écrit quelque part, que toute moralité dans nos sentimens & dans nos actions étoit une fiction, & que notre unique règle de conduite consistoit dans la conservation personnelle, préservée de douleurs, & comblée de plaisirs ? A-t-on pu recueillir de leurs principes, de leurs conséquences, ou même de tous leurs livres ensemble, que les Souverains ne sont point Législateurs, mais seulement dépositaires de la

Loi , & les premiers sujets , & qu'ils se mettent dans le cas d'être déjettés par la Nation dès qu'ils viennent à l'enfreindre ? Non , continueront nos Adversaires : non , Princes ! les Prêtres & les Moines n'ont rien dit ni écrit de semblable ; & si quelque particulier a échappé quelque chose d'approchant , quoique dans un sens particulier , & des circonstances restreintes , la multitude les défavoue , & applaudit au châtement éclatant qu'il a subi. A-t-il même occasionné la dissolution du Corps qui eut le malheur de l'avoir dans son sein ? Les membres dispersés supportent leur humiliation en silence.

Qu'opposerons-nous à tout cela ? Monsieur ! nous pourrions bien dire que les Livres modernes contenant les maximes détestables qu'on nous reproche , ne sont que des Ouvrages particuliers , que tous les Philosophes ne les ont pas souscrits , ne s'en portent pas garans , n'en sont pas les apologistes. Nous pourrions renvoyer nos ennemis au Dictionnaire Encyclopédique , où sont consignés nos vrais sentimens , & soutenir qu'il ne contient rien de semblable aux Ouvrages tant décriés.

Mais ils soutiendront que ce prétendu chef-d'œuvre jette de toutes parts des corpuscules d'impiété , que c'est par ce motif que l'édition en fut suspendue , que nous avons feint de les corriger , pour pouvoir en continuer l'impression , que cependant

elles ne sont que palliées ; ces impiétés, que nous en avons partagé les nuances, pour faire illusion, & qu'elles sont sous des renvois où l'homme instruit ne prend pas le change. Trouvant de la résistance dans les personnes qui avoient arrêté le torrent d'iniquités dont vous alliez inonder l'Univers, vous pliâtes, & vous promîtes de purger cet immense répertoire, de châtier, de changer, de retrancher, d'expliquer tous les endroits suspects, à plus forte raison ceux qui étoient visiblement mauvais. L'avez-vous fait ? Non : vous avez paru le faire ; & trompé par les apparences, il a fallu du temps pour reconnoître la supercherie. Elle vous a réussi, puisqu'elle vous a valu l'édition & le débit de cette montagne de volumes entassés, pour faire sur les curieux cette riche exaction dont vous seuls avez sçu le produit. Il faut que tout vive ; mais avec des talens, car on ne vous en refuse pas, ne pouviez-vous pas vivre, vous enrichir peut-être, en servant mieux la Religion, & votre Patrie.

Ne vous lassez-vous point, Monsieur, d'entendre les reproches des Prêtres & des Moines ? Ce n'est cependant pas encore fait ; & puisque nous y sommes, je vais continuer. J'espère que vous penserez comme moi, qu'il faut tout voir & tout entendre pour sçavoir à quoi s'en tenir. Hé bien, disent-ils, nous vous supposons moins outrés dans vos sentimens que certains que

Pon peut appeller les enfans perdus de la guerre déclarée à la bonne éducation , à la police , aux mœurs , à la Religion. Cela suffit-il pour vous justifier ? Non. En parallèle avec certains autres Philosophes qui ont franchi toutes bornes , vous serez la secte des mitigés ; en serez vous moins nuisibles aux mœurs , à la religion , à la société entière ? Dispensez-moi de le dire , puisque je ne le crois pas. C'est un Moine , Monsieur , qui nous prend ici à partie , avec beaucoup de phlegme , à la vérité , mais il ne nous met pas plus à l'aise pour cela. Voici à-peu-près ses reproches.

Vous ne professez pas , comme d'autres , que toute espèce de religion est une chimère ; mais vous la rendez arbitraire , vous en faites comme une affaire de géographie ; vous ne dites plus que l'ame de l'homme est mortelle , mais vous donnez la spiritualité à celle de la bête , & à quelques degrés près , les voilà semblables. Vous ne combattez pas la création ; mais la cause finale de cette création , vous n'en dites mot. Vous ne rejetez pas ouvertement la révélation ; mais vous y opposez des raisons que vous croyez invincibles , & vous dites froidement : nous n'approfondissons pas ce qui est au-dessus de nous. Vous ne donnez plus pour règle de conduite à chaque homme particulier , cet égoïsme révoltant qui ne connoit de plaisirs & de besoins que les siens propres. Mais vous ne rétablissez pas les

droits de chaque homme particulier sur tous les autres hommes , du foible contre le fort , du pauvre contre le riche , du serviteur contre le maître , du client contre son juge , du sujet à l'égard du souverain , du fils envers son père , du simple particulier contre tout homme qui le voit dans le besoin , & qui lui doit , en toute rigueur , le secours pressant qu'il ne peut recevoir que de lui , dans le cas où il se trouve.

Le Moine agresseur continue , & dit : tout ce que je viens de réclamer constitue à peine les droits de la probité , droits d'autant plus imprescriptibles qu'ils sont prescrits par la nature , contre laquelle on ne prescrit pas , droits qui sont tous renfermés sous ce peu de paroles : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'autrui vous fasse* : Mais la bienfaisance ne trouve encore rien pour elle en tout cela , & cependant vous en faites grand étalage. Dites-moi donc : en faites-vous une vertu réellement distinguée de la probité ? En ce cas il y a donc des vertus ; mais s'il y a des vertus , il y a donc des vices : s'il y a des vertus & des vices , il faut des récompenses & des châtimens. Toutes ces conséquences naissent l'une de l'autre & en opèrent une encore plus incontestable ; c'est de dire que Dieu s'occupe donc de nous , & que si nous devons tant au prochain , à plus forte raison devons-nous beaucoup à Dieu , non pas qu'il ait des besoins ; mais nos besoins &

ses droits constituent nos devoirs à son égard ; nous sentons trop nos besoins pour les désavouer. Pouvons-nous désavouer ses droits ? Ne sont-ils pas une suite nécessaire de la création ? Ne peut-il pas nous détruire comme il a pu nous créer ? Sans doute : hé bien , il ne nous détruit pas ; c'est donc une bienfaisance continuelle de sa part ; il pourroit détruire la terre qui nous porte , le soleil qui nous éclaire , les productions qui nous nourrissent , & il les laisse subsister ; ainsi autant de nouveaux traits de bienfaisance , & pour tout cela & pour mille autres choses que je ne détaille pas. Philosophe ingrat ! tu prétends ne rien devoir à ton Dieu ! téméraire ! tu ne l'adores pas : que veux-tu donc ? le voir & l'entendre ? mais tu te moques de ceux qui disent l'avoir vu & entendu. Ecoute-le cependant , il est au-dedans de toi & il y parle ; la loi naturelle , voilà son langage ; mais pour l'écouter fais taire tes passions & tes sens , & , malgré cela , ton imagination pourra te tromper encore , te donner le change , te laisser indécis , te mettre dans de cruelles incertitudes ; que faire dans tous ces cas ? Appeler au secours de la loi naturelle , la loi positive , la révélation : elles s'interprètent l'une par l'autre : mais il y a des Juges pour interpréter les loix & les intentions du Prince : à plus forte raison doit-il y en avoir pour interpréter les loix & les intentions de Dieu , & après ces interpré-

tations, quoiqu'il arrive, Dieu sera content de sa soumission.

Vous me direz, Monsieur, quoi ! toujours de la dissertation ? Oui, toujours. Vous voyez cependant que nous avançons en matières. Ainsi prenons courage, & voyons la fin. Notre athlète ne s'enrhume point encore, & il continue ainsi.

Est-ce à dire que la loi naturelle soit éteinte dans tous les hommes, ou dans quelques-uns. Elle n'est éteinte dans qui que ce soit. Mais elle ne parle que seul-à-seul : & combien d'hommes ne sont jamais seuls, lors même qu'ils ne sont avec personne ? Idées prises dans le monde, projets conçus en particulier, passions de faveur, & moyens de les satisfaire ; cela, & mille autres choses encore, entretiennent un bruit confus qui étouffe la loi naturelle ; & pour se faire entendre, il lui faut le secours de la révélation. La voix en est plus forte, parce qu'elle parle aux sens, à l'aide du Prophète qui la reçoit de Dieu, ou du Prêtre, qui la puise dans les Livres saints. Dans les premiers temps, quelques hommes extraordinaires furent une révélation verbale. Plus avant dans les siècles, les Prophètes parlèrent d'abord au peuple, & écrivirent ce que leur communiquoit le Seigneur. Cette barrière étant encore trop foible contre l'erreur & le paganisme ; le Verbe de Dieu arriva sans appareil & sans éclat. Sous l'accoutrement

d'un mortel ordinaire , tu l'eus dédaigné , philosophe qui m'écoute ! Mais en le voyant maîtriser les esprits , les cœurs , les élémens , toute la nature , qu'aurois-tu dit ? Ce que dirent alors des gens aussi curieux , & plus instruits que tu ne peux l'être. Hé bien ! ils le reconnurent pour le fils de Dieu : son histoire en fait foi , & les monumens qui en restent , malgré tous les efforts de la malice humaine , ne te permettent pas d'en douter : la propagation de sa Religion fait époque , & la fera toujours. Tu méprises également le paganisme & l'hérésie , & tu fais bien ; mais tu n'es rien , & il faut être quelque chose. Qui est-ce qui te le dit ? Ce n'est plus un Prêtre ni un Moine : qui donc ? Toute la nature , tous les pays , tous les âges , le ciel , la terre , tous les élémens : par-tout où il y a des hommes , il y a un culte , des cérémonies , une religion quelconque. Depuis l'origine du monde jusqu'à ce jour , on a reconnu un premier Être , & on lui a rendu des hommages ; parmi les fausses Divinités mêmes , il y eut toujours un Jupiter. La nature de l'Être créateur fut souvent mal connue , ainsi que la qualité de son culte : mais l'erreur même , & le faux culte , t'accusent , toi , qui refuses de le reconnoître , ou de lui rendre des hommages. O philosophe , qui que tu sois , cesse donc de dire : je ne suis rien. Sois quelque chose : trop de voix te le disent , pour que tu oses ré-

sister plus long-temps. Et que faut-il que tu sois ? Homme d'abord , citoyen ensuite , enfin chrétien. Homme , tu as des droits sur tes semblables , & ils en ont sur toi ; ce que tu feras pour eux , voilà la règle & la mesure de ce que tu peux en exiger. Citoyen , tu es membre de la société , tu es enfant de la grande famille ; mais tu n'es qu'un , & elle en a sans nombre. Est-ce donc à toi de lui donner le ton , ou de résister à ce qu'elle te donne ? Dans les deux cas tu l'outrages. Chrétien , tu feras , aux jours marqués , & tous les jours , si tu le veux , ce que tous les jours , si tu le peux , tu fais à l'audience de ton Prince : au temple élevé à la gloire de ton Dieu , & ailleurs encore , tu lui feras hommage de tout ce que tu as , de tout ce que tu es & de tout ce que tu dois être. En le remerciant du passé , tu lui offriras le présent , & tu espéreras l'avenir. Tu me réponds sous cape : Pour qui passerois-je ? Tu passerois , ingrat , tu passerois pour chrétien. Le parallèle de ton Dieu & de ton Prince fait-il injure à ce dernier ? Trop heureux d'emprunter de lui l'autorité qu'il exerce , il est l'image , & ton Dieu la réalité. Prends donc garde , prends garde qu'en excluant ton Dieu de tes hommages , pour les réunir tous aux pieds d'un mortel , tu demeures en chemin , tu n'arrives pas jusqu'au terme de la véritable adoration , tu te trouves idolâtre sans y penser. Et tu dis encore ! pour

qui passerois-je ? Passe pour ce que tu voudras : mais souviens-toi que les choses sont ainsi , que tu veuilles ou que tu ne veuilles pas , elles seront toujours de même ; & qu'en mourant tu voudrois avoir mieux vécu.

Je me trouve atterré , Monsieur , je ne puis plus le dissimuler , par une tirade aussi longue & aussi pressante que celle-ci. Je rappelle ma philosophie à mon secours : & elle n'y revient pas , ou trop faiblement , pour me rassurer. Mon imagination est en proie à un million d'idées , & mon cœur à une crainte qui le serre jusqu'à la langueur. La multitude , la force , l'enchaînement des raisons , dont on vient de m'accabler , me font pencher pour l'ancienne Religion , & si je n'étois retenu par la honte , dans les dispositions où je me trouve , je ne serois plus philosophe qu'à la vieille mode. J'aimerois la sagesse , & je la chercherois ; mais ce ne seroit plus dans une acatalepsie , également frivole & ridicule. Vivre incertain , & mourir dans le doute ; quelle situation ! Nos oracles mêmes chancelent , lorsqu'on les interroge. Quels oracles ! Je les aimerois mieux muets. Ceux de l'ancienne Religion n'hésitent point , & leur ton d'assurance me prouve qu'ils sont persuadés : je le suis moi-même , & je ne suspens plus mon abjuration du parti , que pour vous entendre. Lorsque vous aurez lu , relu , médité ma lettre , vous serez en état de me décider irrévocablement.

Je n'avois vu, comme porte le proverbe, la médaille que d'un côté : mais, en la voyant de l'autre, je me trouve bien différent de moi-même. Lorsque je commençai de vous écrire, j'étois comme Saul de Damas, quand il alloit demander aux chefs de la Synagogue permission de persécuter les premiers chrétiens : mais aussi, dans le cours de ma lettre, j'ai changé de sentiment à l'égard des Prêtres & des Moines, comme Saul en changea à l'égard des premiers chrétiens. A mesure que j'ai vu de près, & un peu en détail, le fond de leurs raisons & la superficie des nôtres, je me suis dépris, sans le vouloir, de nos sentimens & de nos maximes, tant est forte la vérité, quand elle a le temps de transpirer.

Ces gens-là, me suis-je dit à moi-même, ont d'abord la possession pour eux. Leur Religion est très-ancienne, pour ne pas dire aussi ancienne que le monde, puisqu'elle a toujours eu des partisans, qu'elle a subsisté, s'est accrue, est devenue la dominante, & se soutient, malgré tous les coups qu'on lui porte, tandis que les sectes de toute espèce se détruisent mutuellement. Une possession d'environ six mille ans est un beau titre : & si cette Religion n'étoit que l'ouvrage des hommes, certainement elle ne subsisteroit plus.

Cependant nous venons la décrier comme si elle ne faisoit que de naître, comme

si elle n'étoit qu'un amas de fictions, comme si ce n'étoit pas un système tellement lié, tellement cohérent, qu'on ne peut en détacher une pièce, sans tout détruire. Nous la décrions : nous semblons avoir entrepris de la détruire ; & que prétendons-nous mettre en place ? Rien. Le vuide & l'égoïsme ; voilà l'état affreux où nous voudrions réduire la société. Cela ne ressemble à rien : la tentative est également vaine & téméraire. D'ailleurs nous jettons, sur nos desseins pervers, un prétexte plus pervers encore, qui est d'affranchir les hommes du joug de la Religion, en leur disant qu'une partie est inutile, & l'autre contre les droits de la nature. Hé ! qu'y a-t-il donc d'inutile ? En quoi blesse-t-elle donc les droits de la nature ? Quels torts fait donc aux hommes, pris en corps ou séparément, cette ancienne Religion ? Elle condamne les penchans : non. Elle les règle. Hé ! que feroit-ce, s'ils n'étoient ni gênés ni réglés ? Ils nous armeroient les uns contre les autres : ils feroient périr ceux qui voudroient les assouvir. Interrogeons ces sexagénaires de vingt ans, ces vieillards de trente : ils étoient philosophes, du moins ils en admiroient les maximes, ils en relevoient les prérogatives. L'ancienne Religion captive l'esprit : non. Elle le borne à ce qu'il peut comprendre, à ce qu'il lui convient de sçavoir, pour se bien conduire. Le surplus lui est pro-

mis : la connoissance lui en sera accordée dans l'autre vie : mais, pour espérer , il faut croire. Et qui ne croit pas l'autre vie n'espère rien. Il a donc tout ce qu'il peut avoir , du moins il le croit ainsi. Mais qu'a-t-il ? Un assouvissement momentané dans ses plaisirs, un désespoir affreux dans ses disgraces : à travers les uns & les autres de cuisans remords. La continuité des plaisirs mine son corps : celle des disgraces affoiblit son esprit : celle des remords flétrit son cœur. Ah ! la Religion seule peut lui donner le remède spécifique pour chacun de ses maux. S'il a pour ami un bon chrétien, qu'il le consulte : son avis ne doit pas lui être suspect. Homme mécréant ! écoute - moi : c'est moi qui suis ton ami sincère. Si tu fais le bien , tu auras la paix avec toi-même , avec ton Dieu & ton prochain ; au lieu que si tu fais le mal , tu seras rongé de regrets, dévoré de remords. Qu'est-ce que cela ? C'est que tu portes au-dedans de toi-même le témoin incorruptible qui te reproche, ou qui t'applaudit, suivant que tu le mérites : & c'est la Religion qui t'apprend ce que tu dois faire ou ne pas faire. Elle va, comme ton cœur, toujours au-delà du temps. Ton cœur, par ses desirs, & la Religion, par ses promesses. La loi, ton cœur & la Religion t'entraînent donc vers l'avenir, & là où est la pente, là même est le centre. N'y résiste donc plus : tes efforts seroient

vains & ta philosophie en défaut.

Oui, Monsieur, c'est sous la dictée de ma conscience que je vous écris ces dernières réflexions ; & ce sont les raisons des Prêtres & des Moines, qui me les ont fait naître. J'en suis là, & je n'attends plus que votre réponse pour consommer mon retour à l'ancienne Religion. Je me flatte même que je serai son Apôtre, & vous, ma première conquête. Je me trouve atterré, Monsieur, je ne puis plus le dissimuler, par une tirade aussi longue & aussi pressante que celle-ci.

*L E T T R E en forme de réponse d'un
Philosophe à son ami.*

M O N S I E U R,

Quel changement ! qu'en diront nos Confrères & nos Partisans ? Vous êtes considéré comme une des colonnes de l'édifice philosophique, & vous vous retirez ! Est-ce poltronnerie, trahison ou ambition de votre part ? Vous serez taxé de tous les trois. On dira d'abord : quelle lâcheté, de craindre des Prêtres & des Moines ! Que nous peuvent leurs déclamations & leurs livres ? Vainement se flattent-ils, qu'en rejetant leurs décadences sur les Philosophes modernes, ils gagneront la médiation des Evêques, la recommandation des Grands,

la protection des Princes ; tout ce qu'ils peuvent en espérer , c'est de reculer leur chute , & de s'éteindre plus lentement. A supposer tout ce qu'ils se promettent , que les Seigneurs Evêques s'intéresseront pour eux , que les Grands parleront en leur faveur , que les Princes se désisteront de leur destruction , nos discours & nos livres les feront périr de consommation , parce que les jeunes gens nous écouteront , & nous liront toujours avec plaisir , & qu'en favorisant leurs penchans , nous sommes assurés d'éterniser le mépris des Prêtres , des Moines sûr-tout.

On vous accusera encore de trahison. Se retirer ainsi brusquement d'un parti , dira-t-on , pour se jeter dans le parti contraire ; après avoir abjuré ce premier parti , pour entrer dans celui de la philosophie , quitter celui de la philosophie pour retourner à celui de la Religion , c'est inconstance ou trahison , & peut-être tous les deux. Un tel homme mérite-t-il mieux la confiance des Chrétiens que celle des Philosophes ? On peut bien le comparer à un amphibie , indifférent pour la terre & pour l'eau , pour un parti comme pour un autre , prêt à changer , par méchanceté ou par fantaisie , qu'importe : c'est un être neutre ; il ne tient à rien.

Vous n'échapperez pas plus aux reproches d'être ambitieux. C'est sans doute la cupidité qui le promène , dira-t-on ; en

suivant de près ses démarches , on le reconnoîtroit , sans doute , pour un adorateur de la fortune ; on observeroit ses vues intéressées. Comme on lui connoît du ressort pour former des projets , & du nerf pour les entreprendre , on aura fait luire à ses yeux l'appas d'un mieux-être , dans l'Eglise ou dans l'Etat , & il a sans doute donné dans le piège.

Qu'il se retire donc , & qu'on ne le regrette plus. Un lâche ne mérite les regrets de personne. Un traître ne doit point trouver de rang dans une société dont la probité fait la base. Qu'on ne donne point le nom de philosophe à un homme susceptible d'ambition.

Voilà, Monsieur , ce qu'on va débiter sur votre compte , dès que vous aurez franchi le pas que vous projettez. Je vous en avertis , afin que vous vous y attendiez , & que vous n'en soyez ni surpris , ni déconcerté , lorsqu'il vous reviendra de pareils propos. Est-ce à dire que je m'oppose à votre projet ? Non ; je suis d'abord trop partisan de la liberté , pour vous gêner sur le parti que vous avez à prendre ; & je ne vous ai pas encore dit ce que je ferai moi-même. Si c'étoit l'amitié qui dût en décider , je n'hésiterois pas. Je vous l'ai jurée pour la vie ; la mort seule sera capable de nous séparer. Vous me faites part de vos réflexions , avec une sincérité qui me confirme les protestations d'attache-

ment

ment & de confiance que vous m'avez faites tant de fois , & je m'en rappelle d'autres traits encore avec la plus vive satisfaction.

Vous voilà l'Apôtre de l'ancienne Religion , & vous vous flattez que je serai votre première conquête ! Cependant vous renvoyez , à mon avis , une résolution encore secrète. Mais si je veux être votre conquête , ce n'est plus mon avis que vous suivrez ; c'est moi qui suivrai le vôtre ; & si je ne veux pas être votre conquête , il faut que votre résolution n'entre pas dans ma façon de penser. Faudra-t-il , pour cela , nous brouiller ensemble ? Non ; mais l'un de nous sera Philosophe , & l'autre Chrétien. Si c'étoit ici une affaire d'opinion , vous pourriez avoir la vôtre , & moi la mienne , sans conséquence : mais en fait de Religion , il faut tout un , ou tout autre. Ainsi , ou je serai Chrétien avec vous , ou je demeurerai ce que je suis ; & pour lors , notre amitié ne portera plus que sur des fondemens humains ; que dans une bonne volonté réciproque à nous obliger.

Lorsque vous débutiez , dans votre lettre , par une déclaration de haine bien caractérisée , contre les Prêtres & les Moines , uniquement parce qu'ils ne sont pas Philosophes , vous étiez singulièrement intolérant , tandis que les Philosophes , toutefois , sont un crime aux uns & aux autres de l'intolérance. Ainsi est-on souvent en con-

tradiction avec soi-même.

Que j'adopte donc votre sentiment, ou que je ne l'adopte pas, je vous aimerai, assuré du retour; mais en cas que je ne l'adopte pas, nous serons comme d'honnêtes plaideurs, qui se respectent mutuellement, & qui emploient tout leur zèle au soutien de leur cause; nous ferons alternativement le rôle de combattre & de défendre: mais point de personnalités, sinon l'humeur s'en mêlera inmanquablement.

Vous avez donc vu les raisons des deux partis; vous les avez pesées au poids du Sanctuaire, & celles de la Religion prévalent aujourd'hui: aussi ne parlez-vous plus des Prêtres & des Moines, comme auparavant. Ils n'ont cependant changé ni d'habits, ni de mœurs, ni de sentimens, ni même de langage. Toute la différence est donc de votre côté. Pourquoi? C'est que vous confondiez leurs personnes avec la cause de la Religion qu'ils soutiennent. Vous m'aviez même insinué qu'il falloit avoir l'air de n'en vouloir qu'aux Moines, pour n'avoir pas contre nous les Prêtres & les Evêques, qui ont du crédit, qui pourroient sonner le tocsin parmi les peuples, & traduire les Philosophes jusqu'aux Tribunaux des Souverains, comme gens dangereux, capables d'inspirer la révolte, dans les familles, dans les Corps, dans le Gouvernement.

Dans le préjugé où vous étiez alors,

cette précaution étoit prudente , parce qu'on succombe quand on attaque tout à la fois une grosse armée , au lieu qu'on peut la ruiner en détail , si on peut la diviser , la mettre par pelotons. Mais on a pénétré dans nos intentions ; & comme les Philosophes , quoique peu d'accord dans les sentimens , s'accordent contre la Religion , à plus forte raison , Prêtres , Moines & Evêques , doivent-ils faire cause commune pour la défendre. On ne doute plus que les projets de suppression formés contre les Moines , sous titre de réforme , ont été conçus , répandus , colorés de prétextes , appuyés de raisons futiles , mais apparentes , par les Philosophes ; mais s'il y en a dans toutes les conditions , la Religion y trouve aussi ses soutiens , & c'est à ce titre que le Clergé séculier s'intéresse aujourd'hui pour le Clergé régulier. Ce sont les deux bras de l'église , dit-on ; quand le Clergé régulier tombera , elle perdra du moins son bras gauche , & le bras droit ne sent bien la perte , que quand il ne l'a plus.

Je suis encore à deviner comment nous avons pu concilier nos maximes de probité ; car je ne parle pas de la bienfaisance avec le projet de perdre tous ces gens-là. Ce n'est point ici le cas de pratiquer la maxime d'Helvétius , de tout sacrifier au plaisir personnel , ou ce ne seroit qu'un plaisir malin , qu'une satisfaction cruelle , qui ne s'accorde ni avec la bienfaisance , ni avec la pro-

bité, ni même avec la tolérance. Lorsque je faisois ces observations, nos Philosophes me disoient : quoi ! vous allez contre la gloire & la propagation de la philosophie ! Tâchons de glorifier notre philosophie, leur répondois-je ; donnons-lui de l'étendue, je ne m'y oppose pas ; mais travaillons sourdement à la chute du Clergé régulier d'abord, & ensuite nous aviserons des moyens contre le Clergé séculier. Il faut que toute l'église succombe, afin que sa ruine entraîne celle de la Religion. Dis-moi donc, ô probité ! est-ce toi qui donnes de tels avis ? Et toi, ô bienfaisance ! comment t'accordes-tu avec de pareilles résolutions ? Et vous tous, Messieurs les Philosophes, vous vous plaignez de l'intolérance des Prêtres & des Moines : vous vous en plaignez ; & loin de les tolérer, vous voulez les détruire. Quel mal vous ont-ils fait ? Ils sont l'appui de l'église, & le rempart de la Religion : voilà leur crime. Est-ce donc là un crime à tes yeux, ô précieuse probité ! Les Prêtres & les Moines te réclameront, & tu diras, que les Philosophes font bien de les décrier, de taxer les uns de fainéans, & les autres d'ambitieux. Non, tu ne le diras pas : tu rends justice à tout le monde, & tu sçais que les Philosophes n'ont aucune inspection sur les Prêtres & les Moines. Ces Prêtres & ces Moines sont des hommes ; l'humanité parle en leur faveur. Ce sont des citoyens ; ils ont droit à

la protection de la Société. Ils sont sujets du Prince ; qu'il leur commande, ils obéiront ; mais si on les vexe, qu'il les soutienne. Comme l'équité est toujours assise sur le trône, à côté de lui, ne prêterait-il pas une oreille favorable à leurs représentations pour démasquer les motifs de leurs ennemis, en remettant sous ses yeux les services qu'ils ont rendus, ceux qu'ils rendent, & ceux qu'ils rendront, si l'autorité continue d'étayer leur existence ? Oui, il le fera. Il l'a fait dans tous les temps ; il en connoît la justice & l'avantage.

Tel est, Monsieur, le langage de la probité, parce qu'elle ne fait acception de personne, & qu'elle prescrit, pour les Prêtres & les Moines, au moins les mêmes égards que pour le commun des hommes. Et qu'en pense la Bienfaisance ? Elle dit qu'on l'opprime dans leurs personnes, par tout le mal qu'on leur fait, parce que sa destinée n'est que de faire du bien. Que fais-je parmi vous, dit-elle aux Philosophes conjurés contre les deux Clergés ? Le Créateur m'a envoyée sur la terre pour faire du bien à tous sans exception ; & je le ferois, si je n'étois point traversée dans mes desseins ; car j'ai ma place dans tous les cœurs, & je les rends foncièrement bons. Mais parmi beaucoup de passions qui m'entourent, celle qui me nuit le plus, c'est l'Orgueil : elle fait le mal, pour rendre le mal qu'on lui fait.

Elle le fait encore plus souvent pour le bien qu'on ne lui devoit pas, & qu'elle exigeoit. Elle le fait aussi très-souvent pour écarter les obstacles à ses projets. Que les Prêtres & les Moines soient tous des chiens muets ; qu'ils livrent l'Eglise, la Religion, les mœurs, à la merci de la Philosophie moderne, les Philosophes les laisseront tranquilles. Mais ces Prêtres & ces Moines se plaignent en public & en particulier, de paroles & par écrits, de la décadence sensible de la religion, des mœurs, de l'attachement qu'avoient ci-devant les fidèles à l'Eglise & au culte divin : ils s'en plaignent, ils en accusent les livres modernes. Dès-lors les Auteurs de ces Livres, & leurs amateurs, ne voyent plus dans ces Prêtres & ces Moines, que des gens inutiles, livrés à la mollesse, onéreux à la société, dignes de l'animadversion des Grands & du peuple, faits pour être profcrits, leurs corps dissous, & leurs biens convertis en de meilleurs usages. Aussi les brocards de toute espèce leur font-ils prodigués dans les conversations & les écrits de tout ce qu'on appelle gens à la mode : & on a cru voir le moment où tous les vœux philosophiques alloient être couronnés, du moins pour la moitié de ce qui en fait l'objet, par l'anéantissement de tout le corps monastique. Ce plan de destruction bien minuté, les prétextes adroitement colorés, les mesures bien prises, les

coups bien portés , tout cela ne laissoit plus douter d'un succès complet. Mais ces Prêtres & ces Moines reconnoissent une Providence; & dans leur crise , ils y comptoient même plus qu'à l'ordinaire : & ils avoient raison , sous le regne d'un Prince qui a pour devise : *né pour le bonheur de tous.*

Ainsi, Monsieur, ainsi m'a parlé la Bienfaisance : & je vous avoue que je me suis trouvé à bout. La Probité & la Bienfaisance , les deux seules vertus dont on fasse mention parmi nous , se présentoient à moi tour-à-tour , renouvelant leurs plaintes , réclamant leurs droits. Et je ne vous dissimule pas qu'elle me donnoit de fréquens & de violens remords , & sur notre témérité , & sur notre mauvaise foi. Quoi donc ! me disoit ma conscience , vous mettez , pour base de vos maximes , celles de la Probité & de la Bienfaisance ; & vous y manquez dès le principe ! Vous y manquez à l'égard de tous les états & de tous les hommes ; puisque vous jetez l'anarchie par-tout. Un enfant philosophe sera-t-il bon fils envers un père qui n'est pas philosophe ? Il méprisera ses avis , ses corrections , sa personne , parce que tout cela ne s'accordera ni avec ses sentimens , ni avec les maximes de sa Philosophie. Et ce qu'est un enfant philosophe à l'égard d'un père chrétien , le serviteur ne l'est-il pas à l'égard de son maître , le subordonné à l'égard de son Supérieur , le sujet à l'égard de son

Prince. Changeons l'état de la question. C'est le père , c'est le maître , c'est le Supérieur , c'est le Souverain , qui sont Philosophes ; & l'enfant , le serviteur , le subordonné , le sujet ne le sont pas. Comment seront-ils conduits ? Selon les principes philosophiques , me dira-t-on. Mais les principes philosophiques s'accordent-ils avec les principes chrétiens ? Rarement : presque toujours ils se trouvent diamétralement opposés entr'eux. Et dans tous cas d'opposition , qui cédera ? Personne , parce que personne ne s'y croira tenu. Le Chrétien dira que dans la concurrence , il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes : & il ne seroit plus chrétien , s'il parloit autrement. Le Philosophe dira : je ne puis déférer aux maximes des Chrétiens , sans abjurer ma philosophie : & je veux continuer d'être Philosophe. Où fera donc le fondement de l'autorité légitime & de la subordination raisonnable ? N'en cherchons plus : Jean de Prades a prononcé l'anarchie , quand il a dit que le droit le plus fort est en même-temps le plus équitable. (*Illud jus dicitur æquius , quia validius*), c'est-à-dire , que , selon ce célèbre Philosophe , si le subordonné est le plus fort , c'est lui qui a raison contre son chef : il le tue ; preuve de son droit.

La voilà , la voilà , cette anarchie , seule capable de faire frémir tout le monde : & c'en est bien plus qu'il n'en faut pour

faire détester notre philosophie. Ces conséquences m'ont frappé, il y a long-temps, & je ne m'en suis pas dissimulé les suites. Mais je me trouvois engagé, j'avois donné parole : on avoit distribué les matières, celles qui m'étoient échues me faisoient plaisir. J'étois jeune, je sentois bouillir mon cœur du desir de paroître, & mon imagination, grosse d'une foule d'idées dont elle eût voulu accoucher tout-à-la-fois. Je rejettai donc mes inquiétudes sur l'avenir, comme des passages de mélancolie ; je m'accusai de lâcheté, je me reprochai une trahison que je n'avois pas commise envers mes associés : à mes yeux, mes remords étoient des infidélités à leur égard. Aussi ne communiquai-je à personne de si cruelles alternatives : je les soutins, comme je pus, dans le silence. J'entrepris cependant de me ranimer, & de montrer une ardeur que je n'avois guère : & pour cela, je me représentai la position d'un soldat prêt à monter à l'assaut, qui se trouve forcé de faire contre fortune bon cœur, qui frissonne de peur, & qui en anime d'autres moins peureux que lui. C'est qu'alors la vanité me dominoit, & qu'en homme sans expérience, je confondois la fanfaronade avec le point d'honneur....

Un jour néanmoins que je me trouvai plus rêveur qu'à l'ordinaire, & que ma mélancolie avoit, pour moi, je ne sais quels charmes, je me fis annoncer comme

absent, en cas que je fusse demandé; je m'enfermai dans mon appartement, & je me demandai sérieusement à moi-même : la Philosophie moderne est-elle le malheur de l'humanité? Est-elle son bonheur? Elle est le fléau de la religion : ne l'est-elle pas aussi de la société? Elle attaque toute l'Eglise : n'attaque-t-elle pas aussi tous les autres Etats? Elle lâche la bride aux penchans : n'est-ce pas détruire les productions de la nature, & l'empêcher d'en opérer d'autres? Elle se flatte de rendre à l'homme sa liberté : n'est-ce point aggraver le joug dont il se plaint? Qu'elle abaisse l'homme jusqu'aux brutes, ou qu'elle élève les brutes jusqu'à l'homme, n'est-ce point l'avilir également? Ou, si elle y met une différence, qu'elle lui laisse donc la prérogative d'user de cette vie, comme devant en avoir une autre. Ce groupe d'idées me frappa : & quoique nous nous en soyons déjà dit quelque chose, vous dans le cours de votre lettre, & moi dans les commencemens de la mienne, je vais, Monsieur, vous récapituler les raisonnemens que je fis sur chaque article particulier.

1. Le Philosophe moderne prend son vol au-dessus de toute espèce d'institution, & franchit, comme l'aigle qui perce les nues, tout ce qui pourroit former obstacle à ses vues : c'est de reconduire l'homme au pur état de la nature, de façon que nos disciples doivent oublier tout ce qu'ils sça-

vent, ou ne s'en souvenir que pour le combattre. Chacun d'eux doit se regarder comme étant seul dans l'univers, & se dire : comme je me dois à moi-même, avant que de me devoir aux autres, tout ce que contient l'univers m'est dévoué : j'en puis employer tout ce que je voudrai à m'exempter de la peine, & à me procurer du plaisir, avant que la probité ait rien à me reprocher, ou la Bienfaisance à se plaindre de moi. Tout ce qu'il y a, c'est que j'aurai tort, lorsque je me trouverai en concurrence avec quelqu'un plus fort que moi, puisque je ne connois d'autre droit que celui du plus fort. V. p. 6.

Voilà le monde philosophique : s'il ne peut pas exister, c'est une chimère que nous tâchons de dorer pour la faire admirer des fots ; nous ressemblons à des montreurs de lanternes magiques qui donnent une réalité momentanée à de simples peintures, à la faveur de quelques phosphores bien ménagés. Mais supposons-le existant, ce monde philosophique : allons, tous les hommes sont Philosophes, c'est-à-dire, ne croient rien, ne craignent rien, ne savent rien que l'étendue sans borne d'un droit imaginaire sur tout ce qui les flatte : ainsi point de religion, puisqu'ils ne sont obligés de croire que ce qui tombe sous leurs sens. Point de subordination, puisque la force majeure est le seul titre de supériorité qu'un homme doive exercer sur un

autre homme. Point de justice administrée ; puisque le plus fort a toujours droit , & le plus foible toujours tort. Point de morale , puisque chaque homme est à soi-même sa règle & son guide. *Vide supra.*

Au moyen de semblables maximes , comment se confieront à leurs domestiques les maîtres & maîtresses ? Quelle éducation oseront donner à leurs enfans les pères & mères ? Comment se conduiront les Souverains eux-mêmes ? Toujours sur la défiance , ou ils ne donneront leurs ordres que les armes à la main , ou ils devront quitter le trône. Hé ! qui est-ce qui voudroit y demeurer , aux conditions de Rousseau ? V. son Livre du triple contrat.

Mais des milliards d'hommes répandus sur la face de la terre , sans subordination des uns aux autres , sans chef qui commande , & sans sujets qui obéissent , sans autre hommage à l'Etre-suprême qu'une croyance stérile qu'il existe ; que nous sommes des marionnettes pour l'amuser , & que notre ame s'éteint avec notre dernier souffle. Ah ! Philosophes ! Philosophes ! C'en est trop : & le monde ne prendra jamais le train que vous voulez lui donner. Malgré vos longs préparatifs , la multitude des ouvriers , & le charme dont vous avez cru fasciner les yeux à tous les hommes , vous n'avez fait & vous ne ferez jamais qu'un monde idéal. Il étoit dans vos têtes : vous l'avez fait passer dans vos livres : & vous prétendez

que des livres il passera & peuplera la terre : non : il n'en fera rien ; & pour vous le prouver , on devroit vous réunir , rechercher tous vos livres , vous les brûler sous le nez , pour faire rentrer en fumée dans vos cerveaux creux , toutes les idées inouïes que vous en avez tirées.

Vous avez cependant prétendu faire son bonheur : mais en quoi ; & comment ? Les Philosophes répondent : nous mettons à l'aise tous les penchans , nous favorisons toutes les passions , nous délivrons l'homme de toute contrainte , nous permettons à tout le monde l'usage plein & entier de ses sens , nous accordons , sans restriction , la jouissance du présent , sans regret sur le passé , & sans crainte sur l'avenir. Quel tableau ! O mes confrères ! Quel portrait de la félicité ! Mais c'est la félicité des bêtes : prétendez-vous que c'est aussi celle des hommes ? Et quand ce seroit celle des individus , seroit-ce celle de l'humanité , de la société , de la nature même ? Hélas ! ce n'est pas même celle des bêtes , puisque la nature modère leurs passions , en règle , pour ainsi dire , l'effort sur celui des saisons , pour remplacer , par de nouvelles productions , celles que l'année précédente a détruites. Et si l'effervescence de la nature reparoit plus souvent dans certaines espèces , c'est qu'elles ont une vie plus courte , ou qu'elles servent d'aliment à l'homme , ou qu'elles lui sont utiles pour d'autres usages , ou enfin

qu'elles sont dévorées par d'autres. Mais il n'y a aucune de ces exceptions à l'égard de l'homme : & le Philosophe ose lui dire : homme , suis tes penchans , ne te refuses point à ce qu'ils te demandent : tu n'es en ce monde que pour les satisfaire : il n'y a là-dessus ni règle , ni temps , ni saison à consulter. Ce seroit donc là la félicité des individus ! Mais quelle félicité ! Philosophe ! Tu égorges tes disciples , ou tu les empoisonnes , sous prétexte de les rendre heureux. Ignore-tu donc que toutes les passions , sur-tout le penchant à la volupté , s'irritent par l'usage , qu'il faut le modérer ou périr ? Voilà donc contre toi , les bêtes , les hommes , la société , l'humanité même toute entière : & malheur à tous , si tu réussissois à les convaincre par tes conseils.

Accablé sous le poids de ces réflexions , Monsieur & mon bon ami , j'en rougis , j'en pâlis , j'en frissonnai ; quoique seul , & vis-à-vis de moi-même , je tenois encore au parti philosophique ; & je ne voyois qu'à regret s'évanouir le spécieux des raisons qui m'avoient ébloui & fait rechercher l'amitié des chefs du parti. Je repris cœur néanmoins , & poursuivant mes réflexions , j'examinai si notre Philosophie est réellement le fléau de la Religion ; & en cas qu'elle le soit , si elle est aussi celui de la société ? Elle est le fléau de la Religion , nous ne pouvons en disconvenir , puisqu'à chacune de ses maximes

nous opposons une maxime contraire , ou plutôt , d'un seul mot nous tranchons ; & par ce seul mot nous mettons à l'aise tous ceux qui ont le courage de l'adopter. Mais la destruction de cette religion est-elle donc un mal ? Si cette religion est un bien , sa destruction est évidemment un mal , & un mal d'autant plus grand , que cette religion seroit un plus grand bien. Le problème , si c'en est un , n'est pas indifférent ; c'est à la société de le résoudre.

II. Une Société dont tous les membres s'accorderoient sur l'existence du Créateur , & sur les hommages qu'on lui doit , croiroient à l'Evangile , & en pratiqueroient les maximes ; se réuniroient , dans les temps prescrits , pour louer Dieu , & le prier , participeroient aux mystères , & seroient unanimes dans la foi & les mœurs ; se soulageroient , dans tous les cas , & ne se feroient jamais de mal ; une telle société seroit assurément l'asyle de la paix , la demeure des vertus , le séjour du bonheur : & si nous demandions à tous ceux qui la composent : êtes-vous heureux ? Hésiteroient-ils de répondre ? Oui ; nous le sommes. Mais si je retranche de cette société la foi du Créateur , ou si le croyant , je lui refuse tout hommage : si je regarde l'Evangile comme une fiction & son auteur comme un imposteur : si je me moque de ceux qui fréquentent les lieux destinés à louer & à prier le Seigneur : si les

mystères que célèbre l'Eglise, ne sont, à mes yeux, que des simagrées, pour amuser les ignorans : si les mœurs sont arbitraires, & que je puisse impunément fouler aux pieds les loix divines, ecclésiastiques & civiles : si je prétends exiger plus de services & d'égards, que je n'en rends à tout le monde : tout cela retranché de la société, que restera-t-il ? Où sont ses membres ? Où sont les nœuds pour les unir ? Ne sçait-on pas que l'intérêt divise au lieu d'unir ; que ce qui fait le plaisir de l'un, fait l'ennui de l'autre ? Que me restera-t-il donc ? Je le répète, une troupe d'hommes plus isolés les uns des autres, qu'une bergerie de chèvres ou de moutons répandus dans une campagne destinée à les nourrir. Le parallèle des deux Sociétés résout donc, contre moi, le problème de sçavoir si la religion est un bien, & si la société peut subsister sans religion. Il est vrai que les besoins rapprochent les hommes ; mais aussi l'intérêt les divise ; & cela ne forme point de liens durables. Et puisque les divisions sont le poison du bonheur, cherchons-le où règne l'union. La religion ne donne pas toujours une paix parfaite : est-ce la faute ? C'est celle des hommes infidèles à ses conseils.

III. Qui est-ce qui peut donc s'accommoder de la Philosophie moderne ? Seroit-ce l'Eglise ou quelques-uns des autres états de la Société ? Je n'ai pas lieu de
m'y

m'y attendre , puisque plus j'avance en recherches , plus je prouve contre moi.

Le mot d'Eglise signifie assemblée : en ce sens toute assemblée , fondée sur la même croyance , la même législation , le même culte & les mêmes usages , seroit Eglise. Ainsi dit-on : l'Eglise Latine & l'Eglise Grecque, simplement, à cause d'une différence dans une partie du cérémonial & des rites. Les Hérétiques même ont si bien senti la nécessité d'appartenir à l'Eglise , qu'en se détachant d'elle , ils en ont conservé le nom , se disant l'Eglise de Genève, l'Eglise d'Ausbourg , &c. Aussi dans quelque partie du monde que se rencontrent les membres de ces Sociétés , ils se reconnoissent , & ils fraternisent par unanimité de religion : il n'y a pas jusqu'aux Turcs qui n'aient une hiérarchie parmi les Ministres de leur Alcoran , jusqu'aux Païens qui n'aient les Prêtres de leurs idoles.

Les Philosophes sont donc les seuls hommes de tous les pays & de tous les siècles , qui ne veulent ni religion , ni église. N'est-ce pas un présage ou plutôt une preuve complète qu'en attaquant l'église & ses Ministres , ils en veulent à tous les autres Etats ? Car tout Etat doit avoir une base , des loix & des signes communs : autrement à quoi les membres se reconnoitroient-ils ? Quelles seroient les marques d'alliement & de ralliement ? Ce seroient comme autant de villes bâties sur le sable , comme au-

tant de corps acephales , comme une armée dont les soldats n'ont rien pour se reconnoître , & se rallier , en cas de déroute.

La religion est-elle donc la base de tous les Etats ? Les loix de corps , dans les différens Etats , sont-elles donc dictées par la religion ? Les signes d'union ou de ralliement tiennent-ils donc à la religion ? Oui , trois fois oui , parce que sans religion , point de subordination ; sans subordination , point d'autorité ; sans autorité , point de loix ; sans loix , point d'union , point de corps , point d'Etat. On me dira , mais la probité ! Hé ! qu'est-ce que cette probité , sans religion ? Une fiction , une simple parole , un nom vuide de sens. Mais la loi naterelle ! Ah ! la loi naturelle , à la bonne heure. Mais souviens-toi , Philosophe , que tu m'as rendu le sens du mot *probité* , par celui de *loi naturelle*. La probité , & la loi naturelle , signifient donc la même chose : je retiens ton aveu ; ou si tu le retires , tu prouves ta mauvaise foi , & que ta prétendue probité ne porte sur aucun fondement. Mais je sens que j'outrage ta probité même , en contestant sur les termes. Allons donc : la probité : & pour fondement de cette probité , la loi naturelle. Mais , ami Philosophe ! nous voilà , tous les deux , appuyés sur le même fondement. Oui , l'ancienne religion porte perpendiculairement sur la loi naturelle ; & elle ne s'élève que pour étendre , expliquer , développer ses droits ,

& nos devoirs. Tu ſçais , comme moi , que tous les hommes ne voient pas les chofes de même façon. Hé bien , pour empêcher les fauſſes interprétations , & les applications arbitraires tant de la loi naturelle que de la loi écrite , il a donc fallu un interprète légitime , un Juge ſouverain , duquel il n'y eut point d'appel , aux décisions duquel tous les hommes fuſſent ſoumis. Et ce Juge ſouverain , c'eſt l'églife. Le Prince l'eſt , en dernier reſſort , dans le gouvernement civil ; & l'églife dans toute la partie de la foi & des mœurs.

Si le Philoſophe adopte ce raifonnement , & comment ſ'empêcheroit-il de l'adopter ? il n'a plus qu'un pas à faire , & le voilà Chrétien. Qu'il faſſe donc ce pas ; qu'il ſoit Chrétien , & qu'il n'amuſe plus les hommes par des raifonnemens auſſi futiles que diſſus. S'il revendique l'aveu qu'il a fait de ne trouver qu'un même ſens , dans la probité , & la loi naturelle ; qu'eſt-ce donc que la probité ? Eſt-elle d'inſtitution humaine ? En ce cas , qui eſt-ce qui l'a inſtituée ? Eſt-elle d'inſtitution divine ? En ce cas , qui eſt-ce qui en eſt le Légiflateur , Moyſe ou Jeſus-Chriſt ? Philoſophe ! tu ne répons point à mes deux queſtions ; & tu fais bien. Non , la probité n'eſt ni d'inſtitution humaine , ni d'inſtitution divine. Elle eſt de la création de l'homme. Dieu a fait l'homme droit ; voilà la probité & la loi : c'eſt le ſceau qu'imprime l'auteur de la nature , à

tout homme qui sort de ses mains ; elle est dans tous & un chacun d'eux. Et parce que sa lueur , embarrassée parmi les nuages du corps , des sens , & des passions , n'éclaireroit pas toujours assez l'homme sur ses devoirs , la loi écrite y supplée : de façon que toute loi dérive de celle-là , doit sympathiser avec celle-là : c'est comme le levain , par rapport à toute la masse. Non , il n'est plus possible au philosophe de contester la légitimité des loix , la nécessité d'un Tribunal , pour en fixer le sens ; c'est l'Eglise.

IV. Ce Philosophe toutefois donne carrière aux sens , lâche la bride aux penchans , ne les astreint à aucune loi naturelle , divine ou humaine , sous prétexte que ces penchans sont des dons de la nature , & que c'est la nature qui commande à l'homme , par la sollicitation de ces penchans. Ce sont des dons de la nature : oui. Mais en les donnant , cette nature a une fin ; & vous calomniez cette nature , Monsieur le Philosophe , si vous dites à vos élèves , qu'un plaisir solitaire n'est pas déordonné. Vous faites de l'accessoire le principal : vous ne cherchez pas la fin , qui est la reproduction , & la nature vous déteste dans tous les cas où ses vues ne sont pas remplies. Non-seulement elle ne veut pas qu'on la trompe , elle exige encore que son penchant soit réglé par l'union stable & individuelle des sexes , en faveur de ses productions , dont

les besoins de toute espèce demandent des secours continuels. Pourquoi un attrait réciproque, sinon pour s'unir ? Pourquoi un cœur, & un cœur, sinon pour s'aimer, dans les termes décens de l'union conjugale ? Elle paie tout à la fois tribut à la religion & à la nature : elle est, en même temps, le principe de toute société, & le germe de tous les talens. Elle est aussi ancienne que le monde : tous les peuples respectent le lien marital ; & la pluralité des femmes, tolérée dans les premiers temps du monde, en faveur de la population, n'autorisa jamais la pluralité des maris. Cette pluralité d'ailleurs n'empêchoit point l'unité d'époux & d'épouse, puisqu'à l'exception de la première, qui devient mère, les autres ne sont point vraies épouses, mais simplement concubines, chez les Turcs même, tout grossiers qu'ils sont de sentiment & de mœurs. Ne dis donc plus, élève infortuné de la Philosophie moderne, ne dis plus, j'ai un penchant, quel mal fais-je de le suivre ? Quel mal tu fais ! tu profanes le don de la nature ; tu affoiblis ton tempérament ; tu le prodigues en pure perte ; tu te mets hors d'état d'acquitter ta dette, lorsque tu l'auras contractée par un mariage légitime. Et tu demandes, quel mal fais-je ? Mais je remplis le vœu de la nature, me répondras-tu : hé ! que m'importe que tu le remplisses, si c'est par des œuvres réprouvées de Dieu & des hommes ? Tu surcharges la

religion & la société : tu fais un double mal, & tu ne peux te le dissimuler, puisque tu en rougis, & que tu refuses à ces productions furtives le nom de père. Tu persistes à dire : quel mal ai-je fait ? Dis-moi donc, je te prie, est-ce qu'on rougit d'avoir fait le bien ? Est-ce qu'on désavoue une œuvre honorable ? Est-ce qu'un honnête père méconnoît son fils ? Grâce à la charité publique, ce fils infortuné, ce fruit de ta débauche ne périra pas d'inanition. Mais au sortir de cet asyle, s'il te présente à toi, s'il te réclame, tu le méconnoîtras, le cœur ne te dira rien pour lui, tu le laisseras aller à son triste sort. Hélas ! c'est que la nature, elle même, s'accorde avec la loi pour répudier ce fruit de conjonction illégitime ; & tu ne manques pas alors de te prévaloir de cette loi. En ce moment critique, elle te paroît sage, parce qu'elle interdit à ce rebut de la société, l'entrée de ta famille. Mauvais Philosophe, faux raisonneur ! il en est donc des loix. Tu les désavoues, quand elles défendent l'abus de ton penchant, & tu t'en prévaux, quand elles te délivrent des suites de cet abus.

V. Le fondement de la Philosophie moderne, dans les avis détestables qu'elle donne contre les mœurs, en faveur des penchans, n'est qu'une liberté mal entendue, & poussée à tout excès. Vous êtes nés libres, dit-elle à ses disciples ; & on voudroit vous imposer des loix qui vous gê-

ment : pourquoi leur soumettriez-vous une prérogative que vous tenez de la nature ?

L'erreur impardonnable du Philosophe réformateur des loix , c'est de prendre séparément les attributs de notre nature , & de les donner pour principes de conduite. Si l'homme n'avoit qu'un corps organisé , il pourroit marcher impunément au niveau des brutes. S'il n'avoit pas la raison en partage , on ne lui feroit pas des griefs de certaines actions condamnées de tout le monde. S'il n'étoit que libre , on ne l'obligeroit pas de reconnoître des chefs & des loix ; mais avec son corps , il a une ame ; avec ses sens , il a une raison ; avec sa liberté , il a une conscience ; & c'est du conseil de tous ces attributs qu'il doit prendre avis pour toutes & chacune de ses actions. C'est comme un tribunal établi de la main du Créateur au milieu de lui ; & malheur à qui n'y recourt pas , toutes les fois qu'il éprouve quelque contestation dans son intérieur.

VI. Une chose incontestable , vain Philosophe ! c'est que tous les hommes ont en partage la liberté comme vous , & que pour donner consistance à la société , ils soumettent leur liberté personnelle aux loix communes qui sont comme les nerfs de ce corps moral pour en unir les parties , & les mouvoir , selon le grand ressort de l'autorité suprême. Quel rang tenez-vous donc dans cette société pour en trou-

bler l'harmonie ? Vous pouvez y être placé plus haut ou plus bas , y être plus ou moins remarquable ; mais après tout vous n'êtes qu'un entre plusieurs millions d'hommes qui la composent ; & quand vous voulez vous dispenser des loix , ou les outrager , le titre & les sentimens des Philosophes ne lient point les mains à la justice.

Le Philosophe me dira : je me conforme aux règles extérieures ; mais , pour ma conduite particulière , ma liberté est à moi. Oui , une liberté inséparable de la raison & de la loi naturelle : à la bonne heure ; mais une liberté isolée de ces deux compagnes vous rendroit un monstre , vous vous décéleriez malgré vous. D'une part , vous voudriez sauver les apparences , & de l'autre , faire de votre liberté un usage illimité. D'une part , il faudroit vous étudier , crainte d'encourir l'animadversion des loix ; de l'autre , vous ne voudriez pas vous étudier , parce que la Philosophie chasse toute contrainte : Chrétien par hypocrisie , & Philosophe par goût. D'ailleurs ne seriez-vous pas en même-temps en guerre avec la raison & la loi naturelle ? Vous mépriserez les remords ; on vous apprend à les regarder comme des terreurs paniques , ou des momens de mélancolie ; mais s'il faut ou mépriser les retours de la conscience , ou ceux des penchans , ne seroit-il pas plus sage de mépriser les retours des penchans , dont l'enchantement n'est que

momentané, pour acquérir la paix de la conscience, qui porte le lait & le miel dans le sang, & dans toute l'habitude de l'homme? Penser & agir autrement, c'est aggraver le joug au lieu de s'en affranchir.

La Philosophie dit encore : sans se gêner, on peut être bien avec soi-même, & ne pas s'embarrasser d'autrui ; on peut parvenir à étouffer tellement tous les remords que l'on n'en éprouve plus ; & c'est à ce point de félicité, que nous aspirons tous, comme au comble du bonheur, le seul que nous connoissions. Vous aspirez à ce bonheur, Messieurs, & c'est le seul que vous connoissiez. Vous y aspirez ; mais y parvenez-vous ? Quel est celui d'entre vous qui puisse se flatter d'y être parvenu, & d'y trouver un calme constant ? Qu'il se montre, qu'il me dise d'abord s'il a franchi sans remords la barrière de la Religion & des mœurs, & ensuite depuis qu'il a franchi cette barrière, s'il ne se trouve pas de temps en temps agité, balloté, flottant entre sa conscience & son penchant. Ah ! s'il est sincère, il nous dira que plus d'une fois il a maudit la Philosophie de l'avoir mis ainsi entre deux ennemis irréconciliables, qui le fatiguent tour à tour, & souvent les deux ensemble. Il aspire à l'insensibilité de la conscience ; & il n'y parvient jamais ; il n'est donc jamais heureux ? Non ; cet état n'est pas possible ; car s'il l'étoit, ce seroit par désespoir ; &

le désespoir peut-il rendre heureux ? Je ne demande plus au Philosophe de me répondre : l'entêtement occupe peut-être en lui la place de la raison ; mais je conjure l'homme de goûter la vérité que je lui présente , & que je tire de son propre fonds.

L'insensibilité dont se flatte le Philosophe le rendroit parfait athée, matérialiste ou déiste ; qu'importe ? En cet état, il ne craindrait rien pour le passé , & n'espéreroit rien pour l'avenir ; toute crainte & tout espoir se briseroient contre sa tombe , avec son existence. Hé bien , Philosophe , si je rends bien tes sentimens , & la vraie situation de ton ame , voici ce que dit de toi l'Auteur du Dictionnaire Philosophique. (Tu n'oserois le contredire.) *Je ne voudrois pas avoir affaire à un Prince athée, (matérialiste ou déiste) qui trouveroit son intérêt à me faire piler dans un mortier ; je suis bien sûr que je serois pilé. Je ne voudrois pas , si j'étois Souverain , avoir affaire à des courtisans athées , dont l'intérêt seroit de m'empoisonner ; il me faudroit prendre au hasard du contrepoison tous les jours (1). Messieurs ! ce n'est ni un Prêtre , ni un Moine qui a prononcé , c'est un de vos oracles , répondez-lui. Me direz-vous que vous n'êtes ni athée , ni matérialiste , ni déiste ? Qu'êtes-vous donc ? Chrétien , ou rien ; car il n'y a plus d'au-*

tre-parti à prendre. D'ailleurs, sous quel point de vue considérez-vous le pouvoir des Princes? Si vous ne le regardez que comme l'effet de la force majeure, vous êtes celui dont parle l'auteur du Dictionnaire. Si vous regardez ce pouvoir comme légitime, convenez qu'ils ont droit de punir & de récompenser : & parce que ce pouvoir n'est qu'une participation du pouvoir de Dieu, ne contestez plus à Dieu le droit de vous punir ou de vous récompenser, & sentez que sa justice veut qu'il fasse l'un ou l'autre, ne fut-ce que pour récompenser la probité, & punir la mauvaise foi? Sentez cela, de grace, & cessez ou de vous dégrader jusqu'aux bêtes, ou d'élever les bêtes jusqu'à vous?

VII. Le Philosophe peut me dire que les bêtes existent, végètent, marchent, sentent, veulent, raisonnent; & prendre ensuite de l'humeur, élever la voix, déclamer contre ceux qui ont dit : les bêtes sont des machines. Oui, ce sont des machines, mais des machines végètent-elles? marchent-elles? sentent-elles? veulent-elles? raisonnent-elles? Oui, encore. Est-ce qu'on ne remarque pas une progression sensible dans les qualités des différens êtres? Ne sont-ce pas ces qualités qui différencient les espèces? Pourquoi la pierre n'est-elle pas du cuivre, le cuivre de l'argent, & l'argent de l'or? Pourquoi le pommier ne porte-t-il pas des poires? & le poirier des

cerifes ? C'est que dans chacun de ces métaux , & dans chacune de ces plantes se trouve un dessein différent ; mais en même-temps plus de perfections se développent de l'un à l'autre , & développent l'intelligence de l'Auteur , qui a même distribué des espèces moyennes , entre les grandes espèces , pour les lier ensemble , & ne laisser aucun vuide dans le tableau de la nature. Nous ne refusons donc pas aux bêtes leurs qualités distinctives , qui les rendent évidemment plus parfaites que tout être qui n'a ni faculté de se mouvoir , ni volonté , ni connoissance. Par le mot de machines , nous ne prétendons pas non plus les assimiler à un violon , à une horloge , ni autres ouvrages de main d'homme ; mais elles n'ont rien qui les tire de la classe des êtres matériels , & nous les appellons machines , parce que nous ne trouvons en elles que de la matière combinée , tant exactement organisée que l'on voudra ; mais matière , & rien au-delà.

Les bêtes ont une ame. Sans doute. Hé bien cette ame n'est plus de la matière. Erreur ? Une ame-matière ! Ajoutez : matière déliée , distribuée , subtilisée , circulant dans leurs veines , pour nourrir le corps , & le tenir dans la souplesse , dans l'activité nécessaire aux différentes fonctions , dont il est capable. (Levit. cap. 17 , v. 14.) Mais qui sait si cette ame n'est pas un pur esprit ? Question de chicanne ! elle n'est ni esprit ,

ni pur esprit. Mais elle veut : elle raisonne ! oui , pour toutes les choses relatives à ses besoins. Mais des connoissances , des raisonnemens , & des vouloirs matériels ! oui encore. Un être qui a toutes les passions , peut bien connoître , & vouloir ce qui est capable de le satisfaire : & puisqu'il a en outre , une imagination suffisamment organisée , pour recevoir toutes sortes de sensations , pourquoi ces sensations ne s'y combineroient-elles pas , de façon à prendre les moyens d'arriver à son but ?

Qu'est-ce que l'homme a donc de plus que ce que je viens d'accorder à la bête ? 1°. Il ne nuance , avec la bête , que du côté du corps , & il en a les affections. 2°. Du côté de ce corps , il ferme la classe des êtres matériels : mais du côté de l'ame , il ouvre la classe des esprits : il en est la première espèce , & il nuance , avec une autre espèce plus parfaite que la sienne. Le voilà donc tiré de la classe de ces êtres grossiers , pour n'y être plus confondu. Cette conséquence est incontestable. Puisque l'homme est la dernière nuance du genre animal , il doit , en même-temps , être la première du genre esprit : ou il y auroit un vuide , une lacune , dans le tableau de la création , & il n'y en a point : il n'y en peut point avoir , puisque le Créateur est l'alpha & l'oméga , le commencement & la fin de tout. 3°. Les raisonnemens de l'homme ne sont point bornés à ses besoins

ni aux objets sensibles. Il réfléchit, les yeux & tous les sens fermés, & en réfléchissant, il perfectionne les connoissances sensibles, & il multiplie les insensibles. Il converse, par lettres, à mille lieues de lui, de choses que son correspondant n'a ni vues, ni entendues, &c. d'une idée particulière il fait une idée universelle, & d'une universelle, une particulière, &c. Il se souvient du passé, il prévoit l'avenir, par la comparaison de l'un & de l'autre; il règle le présent, &c. Tout cela n'est plus dans la catégorie des connoissances & des raisonnemens matériels. 4^o. La loi naturelle l'éclaire sur ses devoirs; elle lui fait sentir ce qui est bien, & ce qui est mal, relativement aux mœurs; & quand il fait le bien, il en goûte, en lui-même, une satisfaction indicible: & quand il fait le mal, l'inquiétude s'empare de son ame, quoiqu'il fasse pour la dissiper. Ce ne sont plus là des sensations corporelles: la conscience, & la loi, n'appartiennent plus à la matière. 5^o. Mais cette conscience, cette loi, ce discernement du bien & du mal, ces alternatives de consolations & d'inquiétudes, cette raison supérieure à tous les objets sensibles, tout cela ensemble ne montre-t-il pas que l'homme est libre? Sans liberté, il ne se repentiroit pas d'avoir fait le mal: il n'auroit pas de contentement à faire le bien. Et sans tant de raisons, le Philosophe prouve, contre lui-

même ; que l'homme est libre , & que la bête ne l'est pas. Pour dresser son chien , il le bat : & il raisonne avec son fils.

VIII. Est-ce assez prouver & caractériser l'ame raisonnable , dans une lettre , où l'on ne se propose pas d'approfondir les matières , d'épuiser les questions ? Le Philosophe n'en épuise point : il ne les entame même pas. Mais il en fait sans nombre : il ne cesse de demander. Pourquoi ceci ? Comment cela ? D'où vient tel effet ? Qu'est-ce que telle cause ? Cela est-il ? Cela n'est-il pas ? On ne voit pas que telle chose puisse arriver , &c. Il fait donc encore les questions suivantes , au sujet de l'ame raisonnable. 1^o. Circule-t-elle avec le sang , dans l'homme , comme dans la bête ? Est-ce elle , qui donne le mouvement à son corps ? 2^o. Si elle ne circule pas avec le sang , où repose-t-elle donc ? 3^o. Si elle est un pur esprit , comment agit-elle sur le corps , & le corps sur elle ? 4^o. Comment cet esprit créé subsistera-t-il après la mort ? 5^o. Dans quel temps croit-on qu'il soit créé ? Je pourrois résoudre toutes ces questions par cette seule phrase. Que vous importe , M. le Philosophe , tout ce que vous me demandez ? Vous avez une ame , ainsi que tout autre homme , qui vous tire de la masse des êtres corporels ; qui vous allie avec les esprits ; qui vous donne l'empire sur les êtres brutes , & l'art de les façonner ; sur les végétaux , &

le talent de les cultiver , pour votre agrément & votre nourriture ; sur les animaux , avec le droit de vous en servir , de les manger , de vous en divertir : elle étend , cette ame , vos connoissances , & vous rend libre , maître de vos pensées , de vos desirs , de vos actions : votre corps lui est soumis : les fonctions de vos sens dépendent d'elle , au moins celles qui ne tiennent pas essentiellement au mécanisme , &c. Vous sçavez tout cela : vous ne pouvez raisonnablement vous y refuser ? Et vous me demandez encore si cette ame circule en vous avec le sang , & si c'est elle qui donne le mouvement à votre corps ? Votre demande est une bévue grossière. Le sang fait , dans votre corps , ce qu'il fait dans le corps des bêtes : il y circule , & le fait mouvoir. Ces fonctions n'appartiennent donc plus à l'ame raisonnable : & dès-lors elle n'a que faire de circuler avec le sang. Où réside-t-elle donc ? Les saints Pères ont dit , qu'elle étoit toute dans le tout , & toute dans chaque partie. Ils l'ont dit , pour exprimer son principal attribut qui est l'indivisibilité , & sa principale fonction qui est de présider sur tout le corps , sur tous les sens , & sur toutes leurs fonctions. Mais elle ne roule point avec le sang , puisque son privilège est de se rendre les objets présens par la pensée. Et puisqu'il est , au cerveau , un endroit où abordent toutes les sensations (*sensorium commune*) , il paroît hors de doute

doute que c'est-là le siège de l'ame. Qu'importe, après cela, le nom qu'on lui donne ? J'entends donc qu'elle est un pur esprit : mais comment un pur esprit agit-il sur le corps, & le corps sur lui ? Dites-moi, questionneur éternel, comment le Créateur (l'esprit incréé) a agi, sans matière, avec la matière, sur la matière, & comment il y agit encore ? Et je vous dirai comment votre ame agit sur votre corps, & votre corps sur elle. Ou plutôt je viens de vous le dire : cette action & réaction est l'effet de la pensée. Est-ce que l'ame & la pensée sont une même chose ? Non. L'ame est une substance, & la pensée une modification. Le miroir, l'objet représenté, la personne qui le voit, donnent une idée assez sensible de la communication des idiômes entre le corps & l'ame. Et comment subsistera-t-elle, après la mort ? Comme toute substance incorruptible, à l'aide néanmoins du concours ordinaire de la part du Créateur, sans lequel toutes choses retomberaient au néant : car il ne lui est pas plus difficile de la faire subsister éternellement que de la créer. Et quand est-elle créée ? La raison dicte qu'elle l'est, à la dernière période de l'organisation, malgré la plaisanterie du Philosophe, qui s'amuse de ce que le Créateur daigne assister à la formation de chaque individu humain, & épier le moment, passé lequel l'ame ne pourroit plus y entrer, comme si

c'étoit un embarras de donner une ame à chaque production humaine , pour celui qui a créé l'univers entier par un seul acte de sa volonté, qui peut le détruire de même , & qui le gouverne , sans le plus petit effort. Le retour des saisons , le cours des planètes , la lumière des étoiles , & toutes les autres merveilles de ce monde ne troublent pas , un seul instant , le calme dont il jouit : & l'important Philosophe trouve plaisant que nous lui attribuions la création des ames ! Pourquoi est-il donc plus hardi que le Dictionnaire philosophique , qui rend hommage à la création , à l'immatérialité , & à l'immortalité de l'ame , après l'avoir rendu à la révélation qui nous l'apprend ? *Dieu t'a donné la faculté de penser , comme il t'a donné tout le reste : & s'il n'étoit pas venu t'apprendre , dans les temps marqués par sa providence , que tu as une ame immatérielle & immortelle , tu n'en aurois aucune preuve* (1). Les raisonnemens qu'il fait , pour donner à la révélation tout l'honneur de ces sublimes connoissances , ne nous ôtent point la liberté d'en raisonner , & d'y amener les esprits prévenus , ou trop peu instruits , par des explications simples , mais toujours subordonnées aux lumières de cette révélation.

Et si tu résistes encore , Elève , Disciple , Partisan , Professeur de la Philosophie

moderne, si tu résistes encore, tu n'es pas l'homme à qui j'ai parlé jusqu'ici : j'ai parlé raison à un homme fait pour l'entendre. Entends-la donc : reconnois ton ame comme immortelle, ton Dieu comme créateur de toutes choses, & conservateur de l'Univers, auteur des loix, remunérateur des vertus, & vengeur des crimes. Reconnois encore les Chefs de l'Eglise, & le Souverain de chaque Etat, comme ses représentans, à ton égard & au mien : & conclus, contre toi-même, une subordination raisonnable, par-tout où l'on te présentera le sceau de l'autorité légitime. Disciple de l'Eglise, & sujet de ton Prince, révere les loix de l'un & de l'autre, puisque chacun, en ce qui le concerne, doit instruire, commander ou défendre, conformément au bien, au soutien, à la gloire de la société, dont ils sont les Chefs, & toi, un membre particulier, entre plusieurs millions d'autres. Reconnois donc tes devoirs, vis pour les remplir, espère, & meurs en paix. Je fus imbu des maximes de la philosophie moderne, avant toi : j'étois, je ne le dis qu'à ma confusion, occupé de ses prétendues découvertes, jusqu'à une espèce d'ivresse, jusqu'à l'enthousiasme. Mais je me suis souvenu qu'elles avoient flatté mon cœur avant que de rien dire à mon esprit, & de cette réflexion date mon dégoût. Ce n'est pas ici la marche de la vraie philosophie, me suis-je dit à moi-

même. La vraie philosophie adresse ses leçons à l'esprit , & l'esprit va les répéter au cœur , ou se les réserve pour les cas où le cœur ira le consulter. Mais la philosophie du temps s'adresse directement au cœur , & pour l'enchanter , de prime-abord , elle débute par lui dire : Il n'y a point de Dieu , ou il n'y a point d'ame : ou l'ame est mortelle , ou Dieu ne la punira pas. Ah ! langage séducteur ! que cherches-tu ? Des cœurs corrompus ou des cœurs à corrompre. Tu subornes un ignorant , tu dévoies un aveugle , tu t'approches d'eux , tu les flattes d'une main , & de l'autre tu les assassines : déjà le cœur & les sens sont à toi , que l'esprit n'a pas encore eu le temps de discuter tes propos captieux. Tous les Auteurs de cette prétendue Philosophie vont à la ruine de la Religion & des mœurs ; mais chacun d'eux a sa route particulière , & quoique contraires les uns aux autres , ils trouvent des dupes par-tout. Mais ils veulent avoir raison , quociqu'avec des systèmes disparates : en les discutant les uns après les autres , nous laisserons leurs raisons & les nôtres sous les yeux des Lecteurs , qui les apprécieront eux-mêmes ; désabusés , sans doute , par tout ce qui précède , ils sentiront mieux les inconséquences de ce qui va suivre.

Si je pensois pouvoir réussir , je présenterois ma supplique aux Philosophes assemblés , & je les prierois de délibérer de se

rapprocher ; de se mettre d'accord , fut l'objet capital de leur doctrine , d'en concilier les principes , & d'affortir un système. Mais je ne serois sans doute pas plus heureux que beaucoup d'autres , qui ont sollicité en vain le même objet. C'est d'ailleurs trop demander , la chose n'étant pas possible. Bornons-nous donc à récapituler ceux qui ont fait plus de sensation dans le public.

I. Le premier qui se présente , est le système de la nature. L'Auteur s'est échauffé jusqu'au-delà des cieux pour bâtir ce système , où le sens commun n'a pas trouvé à se loger. Persuadé qu'on l'en croiroit sur sa parole , il ne lui a pas même creusé des fondemens ; une foule d'idées confuses formoit , dans sa tête , un brouillard épais ; il a cru le voir loin de lui , & le prenant pour une montagne , il y a placé son système. Un monde éternel , des atômes innombrables , mus sans cause , le cahos rempli , présentant une surface , pour asseoir les corps formés des parties qui s'accrochent , se marient , se combinent ensemble , sans puissance intelligente qui les dirige , heureux hasard , ou destin insurmontable , dose de mouvement distribuée par personne , & cependant proportionnée à la masse de chaque globe , pour lui faire décrire son atmosphère , sans gêner son voisin ; l'air voltigeant par-tout , sans qu'on sache d'où il vient ; le feu semé

ça & là, sans que personne l'ait allumé ; les eaux réunies pour couler dans les profondeurs creusées, on ne sçait par qui, ni comment. Que sçais-je ? ceux qui le lisent, n'y comprennent rien : celui qui l'a réfuté, ne l'a battu que de nuit : en le rendant comme je puis, je sens que c'est du galimatias : c'est cependant un des chefs-d'œuvres de nos Philosophes. Grand dommage que son auteur ne se soit pas trouvé à la Tour de Babel.

II. Mais que seroit-ce, si on mettoit ce système en parallèle avec le Spinosisme ? Deux mondes d'idées : deux mondes de syllogisme arrangés au gré des Auteurs, & non au gré de la raison, & toujours sans fondemens, puisque dans l'un, point de cause créatrice, motrice, ordonnatrice ; & dans l'autre, ni cause, ni effets ; mais substance unique, & modifications par-tout. Huit définitions, & sept axiomes. Trente-six démonstrations distinguées, & placées sous trente-six propositions. Quatorze corollaires, & autant de scholies. Un appendice, pièce maîtresse, pour en lier le tout. Et une conclusion seule porte pour y entrer, & pénétrer par-tout. Hélas ! à peine y est-on entré que cette porte se ferme : & voilà un labyrinthe d'où l'on ne peut plus sortir, que l'on avance, ou que l'on recule : une issue engage dans un détour, & celui-ci dans un autre dédale, lui-même ne s'y retrouveroit pas.

III. Mais à quoi bon tant de subtilité, dit un autre ? En voulant approfondir le mystère de la création, & connoître la nature du premier être, on se fourvoie, on perd le nord. D'un côté, on s'attire des reproches, en établissant le système des atômes mus, en tout sens, & formant successivement les globes, gros & petits, & peu-à-peu tout ce qui assortit l'Univers. De l'autre, on se tourne en ridicule, en répétant seulement le plan de Spinoza, quoique bâti & décoré de tous les termes de l'ancienne Philosophie. Bornons-nous donc à imaginer, au centre de l'Univers, un *Fatum*, un *Destin*, une cause nécessaire : & puis qu'elle fasse tout, qu'elle le fasse comme elle voudra. Tel qu'elle le fasse, il sera. Et il sera tel, parce qu'il doit être tel. Celui-ci ne subtilise pas, en effet : mais aussi il ne dit rien. Et du hasard au destin, il n'y a lieu à aucune préférence, puisque dans tous les deux points d'époque à la création, & point d'intention, ou de cause finale, dans le principe créateur. Point de combinaison dans les projets, & point de choix dans les moyens. Par conséquent point de liberté dans l'Univers ; mais heureux hasard, ou désespérante fatalité par-tout.

IV. Aussi tout cela ne plût pas au célèbre la Métrie. Supposant l'ame mortelle comme le corps, ou qu'en cas de survivance, Dieu ne la punira pas, quoique l'homme fasse,

il se crut aussi en état de faire l'homme-machine, que Descartes de faire la bête-automate. Descartes fait la bête-automate pour ne pas mettre l'homme & la bête dans la même cathégorie. La Métrie fait l'homme-machine pour mettre l'homme & la bête dans la même cathégorie. Quelle gloire ! Hélas ! l'humanité en rougit : & la Métrie s'en félicite. Cet humiliant traité n'a pas même rassasié son ardeur philosophique : il en a fait plusieurs autres, qui prouvent assez qu'en lui l'homme-machine & la bête sont une même chose, puisqu'il fait un art des passions brutales.

V. Voici le Chef d'une bande mitigée, qui croit un Dieu, une création, une ame, une immortalité, une gloire éternelle : mais par je ne sçais quelle présomption de la bonté divine, il entend que la gloire éternelle lui est due, parce qu'elle lui est promise, & que c'est la cause finale de son existence, sans que la moralité des actions l'augmente ou la diminue. D'où il infere que la probité, & la bienfaisance, sont les seules vertus, mais qu'elles sont d'un ordre purement humain, dont la pratique mérite à l'homme des louanges, & l'omission des reproches; mais rien de plus.

Ces Messieurs se croient plus sages que les autres, parce qu'ils ne mettent pas, sous les ruines d'un système insensé, l'Etre suprême, parce qu'ils ont la bonté de lui laisser l'existence, parce qu'ils lui passeront

en compte le titre de Créateur ; & la charge de veiller à la conservation de l'Univers , parce qu'ils reconnoissent leur ame immortelle. Mais ils prétendent que la gloire éternelle leur est due , à titre de substitution perpétuelle & graduelle , que rien ne peut intervertir ni empêcher , & voilà où la tête commence à leur tourner ; ils sont créés pour la gloire éternelle ; sans doute ; nous les invitons à y placer leur espérance : mais l'espérer , & ne rien faire pour la mériter , & se persuader qu'on ne peut pas la démériter , c'est défier le Créateur de retirer sa promesse , c'est lui dire qu'il n'a ni pu ni dû l'attacher à des conditions gênantes ; c'est proscrire toutes les loix , puisque toutes les loix sont établies pour tenir les penchans dans l'ordre & la décence ; c'est prétendre que Dieu nous doit tout , & que nous ne lui devons rien ; c'est dire implicitement à tous les Chefs de l'Eglise & de l'Etat , qu'on les regarde comme gens onéreux , usurpateurs d'un pouvoir qui n'appartient à personne , qu'en imposant des loix aux autres hommes , & les punissant de leurs prétendues transgressions : c'est ouvrir la persécution contre l'humanité entière ; c'est ... Ah ! C'est trop de présomption , & il n'étoit pas besoin d'adopter presque tous les objets de la foi chrétienne ; pour en rejeter un qui feroit le mérite de tous les autres. A quoi bon édifier le Ciel & la Terre par une

profession de foi qui paroît imposer silence à la Philosophie, & les scandaliser un moment après, par une restriction qui réduit à rien la Religion & ses maximes? Ah! si ces Philosophes rendoient hommage aux divines écritures, ils ne tiendroient pas contre les autorités qu'elles renferment; mais ils les méconnoissent.

VI. Ces Messieurs disent que le Législateur des Juifs les a trompés, en affectant de leur parler de la part de Dieu, pour donner plus de poids à ses discours, & pour justifier les cruautés qu'il leur a fait essuyer, & que le Législateur des Chrétiens leur en a imposé pareillement, en se faisant passer pour un Dieu, pour leur faire adopter l'espèce d'esclavage auquel il les réduit : mais cruauté de la part de Moïse ! mais esclavage de la part de Jésus-Christ ! est-ce donc par cruauté que Moïse tira les Juifs de l'Égypte ? Est-ce de sa part, ou de la part de Dieu qu'il força Pharaon à laisser sortir de ses Etats les Juifs & leur Chef ? Est-ce pour rendre les Chrétiens esclaves que Jésus-Christ s'est rendu esclave lui-même ? Est-ce en mettant les peuples aux fers, que les Apôtres les ont convertis à l'Évangile ? Mais Moïse a armé plus d'une fois une partie de son peuple contre l'autre : l'a-t-il fait de son propre mouvement, ou par zèle pour l'honneur de Dieu ? L'exemple des idolâtres leur donnoit un goût extraordinaire pour les

faux-dieux ; il falloit des coups de vigueur extraordinaires pour les en détourner , les punir avec éclat de leurs idolâtries , pour empêcher l'idolâtrie de prévaloir parmi eux.

Un Roi fait mettre à mort un sujet qui l'offense , dans sa personne , dans la personne de ses représentans , ou seulement dans son effigie : tout ce qu'on appelle crimes de lèze-majesté est puni de mort ; on déshonore la mémoire du coupable , & souvent sa postérité , quoiqu'innocente ; & si une partie de la Nation lève l'étendard de la révolte , l'autre est aussi-tôt sous les armes pour remettre les rebelles dans le devoir : on assiège , on emprisonne , on fait mourir , & cette sévérité a pour motif , non-seulement la punition des coupables , mais encore , & principalement d'empêcher les progrès de la révolte. Que manquoit-il donc à Moïse pour exercer une autorité souveraine sur le peuple confié à sa conduite ? En quoi a-t-il donc excédé la mesure de son pouvoir , en punissant de mort ou autrement la fréquentation des infidèles , les actes d'idolâtrie ou de révolte , soit contre Dieu , soit contre sa propre personne ?

Voilà ce qu'a fait Moïse : & Jésus-Christ qu'a-t-il fait ? Le contraire de Moïse ; il a paru dans le monde avec la prudence du serpent & la simplicité de la colombe ; au lieu de faire mourir les Juifs , les Juifs l'ont fait mourir : cependant à entendre

les Philosophes , il a mis les Chrétiens dans une espèce d'esclavage. Comment donc ? Sans doute par les maximes contenues dans son Evangile ; en tout cas , ce n'est pas lui , puisqu'il est mort dans la Judée ; ce sont ses Apôtres , gens simples , pauvres , qui n'avoient ni troupes , ni armes , ni argent. Comment donc ont-ils bouleversé l'Univers ? Comment ? En s'annonçant de la part d'un homme crucifié par les Juifs , c'étoit précisément de quoi rebuter tout le monde , & les faire regarder comme des imbécilles ou des aventuriers ; & c'est cependant au nom de ce Maître crucifié , qu'ils changèrent la face de la terre , qu'ils déconcertèrent les Philosophes de leur temps , dont nos Philosophes modernes ne sont que les copistes , se donnant le ton d'inventeurs , parce qu'ils ont l'adresse de rajeunir de vieilles choses ; de plus mauvaise foi que ces anciens qui cherchoient à s'instruire , tandis que les nôtres cherchent à s'abuser & à abuser les autres. Ah ! quand on persuade ainsi , contre toute vraisemblance , tant de gens aussi intéressés qu'on peut l'être aujourd'hui à rejeter la persuasion , on prouve assez la divinité de la doctrine que l'on débite , & la divinité de son Auteur ; car il n'y a qu'un Dieu capable de tirer un si grand parti de quelques hommes jusques-là ignorans & timides , de manier ainsi les esprits & les cœurs. *Si la vie & la mort de Socrate sont d'un sage ,*

*la vie & la mort de Jesus sont d'un Dieu...
L'évangile a des caractères de vérité si grands,
si frappans , si parfaitement inimitables ,
que l'inventeur en seroit plus étonnant que
le héros. (Pensées de Rousseau , art. évang.)*
O Philosophes ! qui que vous soyez , le
témoignage de J. J. ne peut vous être sus-
pect ; qu'opposerez-vous donc à un corps
de doctrine qu'il loue si hautement ! Que
direz-vous contre la divinité d'un Législa-
teur , que l'un de vos Oracles atteste en
termes si énergiques à la face du ciel &
de la terre ? Est-ce que Rousseau est aussi
un fanatique ? En le disant , vous vous
feriez moquer de vous : ne le dites donc
pas ; & puisqu'en cela il n'est que l'écho
des Chrétiens , voyez si vous avez bonne
grace de les taxer sans exception de
fanatisme.

Mais Jesus n'étoit qu'un homme ordi-
naire : en peut-on juger autrement , quand
on a lu l'histoire de sa naissance , de sa vie
& de sa mort ? Non , si vous n'avez lu que
cela dans cette histoire : mais elle est entre-
mêlée de prodiges , entr'autre , qu'il sça-
voit les lettres sans les avoir apprises , &
qu'il confondoit toujours , d'un mot de ré-
ponse , les Docteurs de la Synagogue qui
cherchoient souvent à le surprendre ; que
le soleil & la lune se couvrirent , l'un de
ténèbres , & l'autre comme de sang , au
moment de sa mort ; que la terre trem-
bla , que le voile du Temple fut mis en

deux pièces , que les tombeaux s'ouvrirent ; & que nombre de morts recouvrèrent la vie ; que Jesus-Christ lui-même ressuscita au bout de trois jours , qu'il en passa quarante avec ses Disciples , avant que de retourner au Ciel. Et le prodige qui confirme tous les autres , c'est l'établissement & le soutien de la Religion chrétienne , contre le torrent des opinions & des passions humaines. Croyez donc l'histoire de Jesus : nous l'entendons bien ainsi ; mais croyez-la toute entière ; croyez qu'il est né , qu'il a souffert , qu'il est mort ; mais croyez aussi qu'il a eu la science infuse , le pouvoir des prodiges , la vie & la mort à sa disposition ; car cette histoire est la grande chartre de nos titres & de nos possessions en fait de croyance & de mœurs : ainsi parlent les Chrétiens , & ils ne souffriront pas que les Philosophes en détachent des lambeaux pour affoiblir la cause de la Religion.

Monsieur , & plus ami que jamais ,

Il est temps que je revienne à vous , & que nous nous disions à cœur ouvert le parti que nous avons à prendre dans les circonstances critiques où nous nous trouvons. Vous avez suivi le torrent de vos réflexions dans votre lettre , & moi le torrent des miennes dans ma réponse ; vous avez fait marcher , presque d'un pas égal ,

la justification de l'Eglise & de ses Ministres , Evêques , Prêtres ou Moinés , avec le soutien de la Religion , des loix , des mœurs , & la réfutation des principes de la Philosophie moderne. Je vous ai répondu d'abord par une récapitulation assez circonstanciée de vos raisons sur les différens objets que vous avez traités , & c'en étoit assez pour ne vous laisser ignorer aucun de mes sentimens , pour vous convaincre que je suis réellement votre première conquête.

Mais , au lieu de conclure ma lettre , j'ai vu en foule vos propres réflexions , & beaucoup d'autres se présenter à moi sous tant de formes différentes , me frapper en tant de manières , que j'ai voulu voir où tout cela aboutiroit ; telles qu'elles se sont présentées , je les ai portées sur mon papier. Quelquefois l'imagination seule m'a dicté ; d'autres fois la réflexion s'emparoit de mon esprit , & de temps en temps le cœur seul étoit en colloque avec moi. En cas que vous fassiez imprimer cette lettre , & qu'elle devienne publique , je prie quiconque la lira , de ne pas s'attribuer les espèces de reproches , ou même de propos durs qu'il y rencontrera. C'est à moi-même que s'adressent les uns & les autres , puisque ces réflexions sont un colloque solitaire dans lequel je repasse les anciennes idées que j'eus d'abord de la Religion chrétienne , ensuite par quels progrès elle s'affoiblirent en moi , jusqu'à une espèce

d'oubli, par les lectures philosophiques; puisque j'eus même la présomption de m'ériger en maître; enfin par quels retours ces mêmes idées de religion se réveillèrent successivement, & chassèrent à leur tour celles de cette détestable Philosophie dont j'abjure jusqu'au nom. Ce n'est pas que je renonce à la vraie Philosophie, qui sympathise si bien avec le Christianisme, mais bien à ce goût sophistique qui détruit tout successivement, & qui ne remplace rien. J'honore sans exception tout ce qui affortit la société, & je ne taxe personne des sentimens ou des actions qui y sont contraires; mais j'invite tout homme imbu de la Philosophie moderne, à lire votre lettre & la mienne, à les relire, & puis relire encore, s'il le faut, & j'espère que leur illusion se dissipera. Ce ne sont pas des pièces Académiques faites pour recueillir des éloges; mais elles ont suffi pour nous déprendre vous & moi de l'enchantement du temps. Pourquoi n'en déprendroient-elles pas d'autres, qui ont en partage, comme nous, la raison, la conscience & la loi?

F I N.

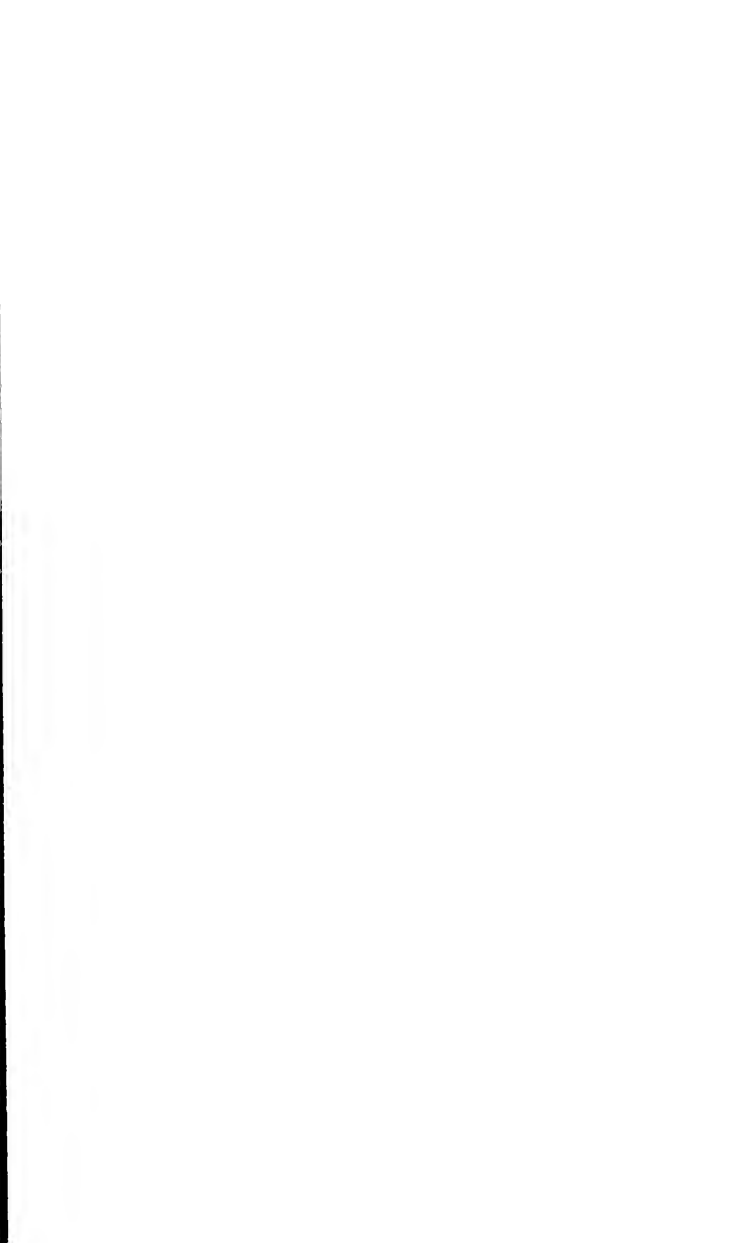
c

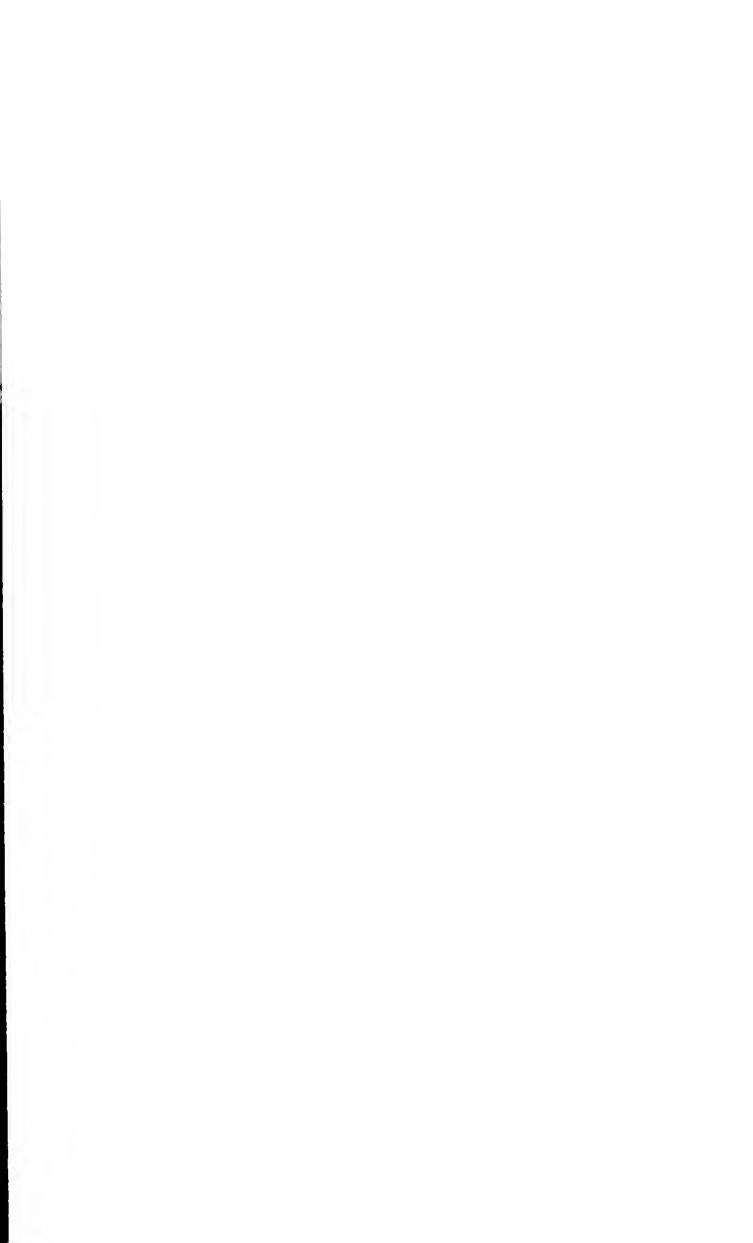
v

fi

re

r









a39003



009579920b

